

**PAGES**

**MANQUANTES**



LITTERAIRE ET MUSICAL.

DE LA

# REVUE CANADIENNE.



## POESIE.

### Des Deux Amours.



PEINE une enfant naît et devient jeune fille,  
 A peine aussi son cœur, comme l'aurore brille,  
 Se lève en bénissant le jour !  
 A peine sa beauté s'échappe de sa sève,  
 A peine son désir déjà berce un doux rêve,  
 Que tout bas elle nomme AMOUR !

L'amour ! c'est le beau nom que prononce la femme  
 Sitôt que la pensée est éclosée en son âme,  
 Et que sous son regard son cœur bat triomphant.  
 L'amour, c'est la clarté qui sur son front rayonne ;  
 C'est le premier accent que sa lèvres bourdonne,  
 Comme le mot de mère est celui de l'enfant.

L'amour, c'est sa grandeur, c'est sa foi, sa prière ;  
 C'est ce qui l'ennoblit et ce qui la fait mère.  
 L'amour, feu tout semblable au foyer du soleil,  
 Féconde dans son cœur les plus pures semences,  
 Comme fait son rayon qui jette les nuances  
 Sur la fleur qu'il entr'ouvre et tire du sommeil.

Quand ce germe du ciel vient s'ouvrir dans sa vie,  
 Des rêves les plus frais sa naissance est suivie :  
 Vertus, pensée, ardeur, tout s'émeut à la fois ;  
 C'est pour être meilleure et forte qu'on dit : J'aime.  
 Dans cet espoir divin le moi devient blasphème  
 Et des nobles désirs s'élèvent mille voix !

Aimer, c'est être grande ; aimer, c'est être fière !  
 C'est sonder l'infini dans sa céleste sphère ;  
 C'est dépasser la terre et monter au seigneur !  
 C'est se préparer pure au baptême de l'âme !  
 C'est conquérir ici le noble nom de femme !  
 Aimer, c'est être chaste en portant le bonheur.

Aimer, c'est partager les pleurs de ce qu'on aime ;  
 C'est chercher les chagrins pour les porter soi-même,  
 Laisant là du plaisir le doux et cher fardeau ;  
 C'est deviner, souffrir, consoler, savoir plaindre ;  
 C'est, enfin, conserver ses jours ou les éteindre ;  
 C'est poursuivre l'aurore ou chercher le tombeau.

Mais le jeune homme, hélas ! sous le mot qu'il épèle,  
 Ne voit pour lui qu'un sens ; le plaisir ! Sur son aile  
 A peine ce frisson vient-il de se glisser  
 Qu'il s'éveille, égoïste et fort du droit des armes,  
 Partage en deux le sort : lui les ris, nous les larmes,  
 Les larmes ! le seul lot que son choix doit laisser !

S'il pense à l'objet pur que son désir envie,  
 Ce n'est pas pour en faire une ombre de sa vie,  
 Pour l'unir à sa joie en partageant ses pleurs.  
 L'homme porte ses sens à des vierges candides  
 Qui leur rendent un cœur lorsque ses sens avides,  
 Ainsi que les frêlons prennent le suc aux fleurs,

Il est toujours du crime au fond de ses ivresses,  
 Il est toujours du tigre au fond de ses caresses ;  
 Ce n'est pas le bonheur qu'il s'efforce à songer,  
 Son cœur ne dit jamais dévouement, sacrifice,  
 Ainsi que le prodigue, il dépense au caprice,  
 Pour voler le plaisir et non le partager.

Cet aimant seul l'attire, il n'en veut que les charmes ;  
 Tout devoir le détache et le jette en alarmes :  
 A peine en ce lieu entrevoit-il des pleurs,  
 Il l'insulte, il le nie, il le fuit, il l'abhore,  
 Car il veut être libre, et pour jouir encore  
 Il brise avec une âme et la voue aux douleurs.

Pourquoi, profanateurs du plus grand des mots : j'aime,  
 Donnez-vous à ce dieu le plus fragile emblème,  
 Pourquoi, vous, jeunes gens, qui parlez tant d'amour,  
 Connaissez-vous si peu les lourds devoirs de l'âme,  
 Et croyez-vous qu'aimer soit aiguïser sa flamme  
 Sur chaque objet qui plaît et qu'on aime en un jour ?

L'amour est un vain mot dans vos bouches athées.  
 Jeunes hommes, vos cœurs, stériles Galathées,  
 Sont froidement pétris et ne s'animent plus.  
 Amour n'est pas caprice, amour n'est pas mensonge,  
 Amour n'est pas plaisir pour ce sublime songe,  
 Il faut des cœurs constans aux constantes vertus !

Comment fait-on souffrir l'être choisi qu'on aime.  
 Comment peut-on quitter le corps fait de soi-même,  
 Se détacher du cœur ou le cœur vint s'unir !  
 Hélas ! où respirer ailleurs que dans cette âme  
 Où s'alluma le feu de notre jeune flamme,  
 Comment rompre l'amour qui ne doit pas finir ?

Il faut que les regrets suivent les cœurs rebelles ;  
 Il faut que les remords vengent les infidèles.  
 Ainsi que le malheur frappe l'impunité,  
 Il faut que l'égoïste ait aussi sa souffrance,  
 Et, qu'appelant l'amour pour dernière espérance,  
 Il ne retrouve plus l'amour qu'il a quitté !

Puisqu'un nœud passager est seul né pour vous plaire,  
 Ne profanez jamais ce noble et saint mystère  
 Fait pour un cœur simple et croyant ;  
 Puisque vous n'aimez pas, ne mentez pas aux femmes,  
 Et laissez sur l'autel brûler les saintes âmes  
 Que vous perdez en les souillant.

HERMANCE LESGUILLON.

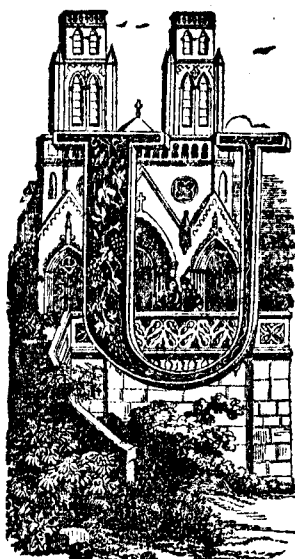
## FEUILLETON.

### MADELEINE ET GILBERTE.

ROMAN.

(Suite.)

III.



N matin, Mlle de Verteuil et sa jeune cousine descendirent dans la forêt, entraînées par l'éclat du ciel et de la verdure. Tous les chemins étaient familiers à Gilberte, qui avait plus de mille fois suivi son père dans les détours les plus sombres, sous les ramées les plus touffues, le long des roches les plus sauvages.

On était à cette heure si fraîche et des belles matinées d'été, où la rosée ne garde plus qu'une perle çà et là, même dans les bois. Aussi Gilberte et Madeleine marchaient-elles

lentement, savourant à loisir toutes les chastes voluptés d'une promenade agreste.

Le soleil, traversant les halliers, secouait à leurs pieds ses rayons d'or; le vent le plus tiède venait par bouffées, avec la fraîche odeur des chênes, agiter les boucles de leur chevelure; le merle, par ses siffemens aigus, dominait les poétiques rumeurs de la forêt.

Les deux cousines babillaient gaiement comme les oiseaux, se balançant aux branches tombantes, arrondissaient sur leur front des guirlandes de feuilles, s'agenouillaient pour cueillir des fraises. Elles se trouvaient heureuses sans savoir pourquoi, heureuses parce que la nature, dans ses beaux jours, a des joies cachées pour tous les cœurs qui ont aimé ou qui vont aimer.

Après une heure de promenade à l'aventure, elles s'arrêtèrent devant un profond précipice hérissé de roches moussues d'où jaillissait brusquement une source abondante. Mlle de Verteuil recula presque effrayée.

— Ce n'est rien, dit Gilberte en la retenant, c'est la *Fontaine des Corbeaux*. Asseyons-nous là; voyez-vous cette roche ébréchée par les gelées? j'y suis venue m'asseoir souvent avec mon père. C'est ici qu'il m'a lu *Robinson*, car ici je comprenais bien mieux une île déserte que si j'avais écouté l'histoire dans le parc du château. Croiriez-vous, ma cousine, que les plus hardis bûcherons n'ont jamais osé boire sous ces roches; ils vont attendre la source là-bas sous les grands hêtres. Quand mon père avait vingt ans, c'était le plus intrépide chasseur de la contrée; eh bien! lui-même n'a jamais tenté les hasards périlleux de ce petit voyage.

Madeleine, qui s'était assise près de Gilberte, osait à peine pencher la tête au-dessus du précipice. Elle avait saisi la main de la jeune fille.

— J'en ai le vertige, car je n'ai jamais vu un abîme si profond et si hérissé.

— Pour moi je me suis tant habitué à ce spectacle, que je trouve un grand attrait à y venir; ces braves rochers si menaçans ont pris à mes yeux des airs d'ami; j'y promène ma pensée, je me vois légère comme une fée courant de roche en roche, cueillant au passage les petites fleurs battues des vents. Voyez-vous là-bas ces vertes pervenches que la source arrose en jaillissant sur la pierre voisine? Nous nous connaissons depuis longtemps. Les pauvres pervenches! elles fleurissent pour Dieu seul, celles-là.

Gilberte se leva pour mieux voir les pervenches. Un rayon de soleil, descendant alors jusque sur les cascades, semblait répandre dans le précipice des mines d'or et de diamans.

— Voyez donc, ma cousine; ne trouvez-vous pas qu'il serait bien attrayant de descendre par ces routes impossibles?

Gilberte, vous êtes un enfant, vous m'effrayez. Si vous vous êtes assez reposée, continuons notre promenade.

— Songez, ma cousine, que vous n'avez pas encore eu le temps de remarquer toutes les beautés de ce paysage. Voyez comme ces roches sont effrayantes! Ne dirait-on pas des monstres marins, des dieux sauvages en révolte contre le vrai Dieu? Voyez.

Madeleine était en effet émerveillée de l'aspect grandiose du spectacle. Les roches prenaient tour-à-tour des physionomies terribles, les arbres eux-mêmes avaient des airs sinistres malgré la belle verdure qui recouvrait leurs branches contournées. Comme contraste à ce tableau digne de Salvator Rosa par la fureur des lignes et les couleurs sombres, on voyait au-delà du précipice, entre deux bras de la forêt, une vaste prairie sillonnée de ruisseaux et bordée de saules, où s'éparpillaient d'un côté un troupeau de vaches, de l'autre un troupeau de moutons. Au-dessus des arbres d'un petit verger on voyait fuir la fumée d'un moulin à eau; on voyait même, à travers un rideau de peupliers, courir à perdre haleine la roue noire du moulin, éclairée par les cascades brillantes de l'eau qui la poussait. Au-dessus des prés sur la colline découverte, une belle vigne égayait le regard par son feuillage lascif.

— Je commence à comprendre votre goût pour ce point de vue, Gilberte; ces images variées, la vie et la mort qui se touchent, le soleil qui descend au fond de cet abîme, les voix mystérieuses de la forêt, le pâtre qui sommeille là-bas sous les saules; tout cela a bien un certain air romanesque digne d'un jeune esprit comme le vôtre qui s'enthousiasme avec joie. Nous reviendrons à la *Fontaine des Corbeaux*.

Gilberte se leva et se suspendit toute pensive au bras de sa cousine.

—Oui, nous y reviendrons, dit-elle en respirant un bouquet de fraises que sa cousine lui avait attaché au corsage. Cette fontaine m'attire toujours quand je me promène dans la forêt. Ma mère y allait souvent attendre mon père au retour de la chasse, c'est sans doute ce pieux souvenir qui m'entraîne par là. Ce qui m'étonne moi-même, ce que je n'ose vous confier, tant je suis confuse de cet enfantillage, c'est que j'ai soif de l'eau de cette fontaine.

Madeleine sourit et baisa les beaux cheveux de Gilberte.

—Ma chère cousine, ne comptez pas sur moi pour aller remplir votre cruche à la source vive; c'est de l'eau de roche pure comme le diamant, froide comme la neige; mais je n'envie pas le privilège des corbeaux. D'ailleurs, en descendant la montagne par les sentiers, on doit, j'imagine, retrouver la source tout aussi fraîche. Si j'ai bien vu, en se précipitant dans le gouffre, elle doit traverser les rochers.

—Oui, ma cousine, on retrouve la fontaine de l'autre côté, abondante encore, puisqu'à elle seule elle fait tourner le moulin, mais pour moi ce n'est plus la même source vive; elle a traversé l'abîme, lavé les rochers et les mousses; elle n'a plus son éclat, sa pureté, la saveur que je devine.

—Enfant, tu crois donc que les fées ont creusé, dans ces montagnes, un lit d'or, de diamans et de fleurs à cette fontaine?

—Écoutez, ma cousine, et ne vous moquez pas. Le mois dernier, j'étais venue sur les rochers pendant que mon père marquait des arbres à abattre à quelque distance. L'eau m'avait paru plus belle que jamais; je m'étais penchée tout en la respirant avec délices. La nuit, j'eus un rêve singulier qui m'effraya tout en me charmant: j'étais venue seule à la fontaine, je m'aventurai pieds nus sur la pointe des rochers avec la légèreté des mésanges que j'y vois souvent. Je descendis ainsi jusqu'à la source sans craindre un seul moment de glisser dans le gouffre. Quand je me penchai pour boire, je fus baignée par cette pluie éclatante que l'eau produit en jaillissant. Je tendis la main; mais, en passant dans mes mains, la source n'était déjà plus assez fraîche; je parvins à plonger mes lèvres ardentes dans le courant; ma joie était grande, mais alors le pied me manqua, je glissai et je fus entraînée dans l'abîme. Je m'éveillai tout épouvantée, mais pourtant heureuse de cette illusion hardie qui m'avait conduite à cette source où je n'irai jamais.

Les deux cousines rentrèrent par le parc. Elles rencontrèrent devant l'étang le baron, qui lisait tout haut à son fermier, avec inquiétude, un journal de Paris qui venait de lui arriver.

—Eh bien! mon oncle?

—Mes pauvres enfans, je ne sais pas où nous allons. Dieu veille sur nous! car ces misérables finiront par mettre la France entière à feu et à sang.

—Ce qu'il y a de plus triste, dit le fermier d'un air sombre, c'est que ces chiens de paysans commencent à mordre. Je ne réponds pas du tout des nôtres. Ils se racontent d'un air menaçant qu'on pille les châteaux et les métairies. Un de ces soirs, ils vont nous donner du fil à retordre.

—Et si cette rage les prend, dit M. de Rouvray, que nous restera-t-il à faire?

Le fermier était un petit homme sec, anguleux, résolu. Il avait à force de travail élevé sa famille et agrandi son petit domaine. Il ne comprenait pas qu'on pût vivre ailleurs ni autrement. Il était libre dans son champ. Quand il avait payé les redevances au baron, au curé, aux gabelles, il lui restait encore quelque revenu. Ses bestiaux étaient de bonne souche, ses blés d'un beau grain,

ses foins d'une herbe fine. Depuis longues années la grêle et l'incendie avaient épargné ses moissons; il n'avait rien à demander à Dieu si ce n'est la paix, aussi y travaillait-il de toutes ses forces. Peu lui importait à lui, dans son saint égoïsme, qu'on s'entretînt à Paris et dans les provinces pour un peu de place au soleil; il en avait tout à son aise, il n'avait jamais pensé qu'il en manquait à d'autres. Il croyait de bonne foi que, hormis les pauvres du terroir, tous les hommes avaient ici-bas leur bonne part des moissons et des vendanges.

—Ce qui nous reste à faire? dit-il en éclatant dans sa colère, sans se soucier du baron et des deux dames, il y a encore de bonnes portes et de bonnes carabines au château. Ah! les brigands, qu'ils y viennent un peu: j'en veux enfourcher cinquante pour ma part.

—Ah, mon Dieu! dit M. de Rouvray, qui allait à pas lents de long en large; nous n'oserons même pas nous défendre; ce serait d'ailleurs une imprudence périlleuse.

—Quoi! monsieur le baron, nous aurions la lâcheté de nous soumettre comme des moutons qu'on égorge! Foi de Guillaume Robin, je ne suis pas si facile à vivre,—ni à mourir, ajouta le fermier en s'accompagnant d'un rire si franc, que Madeleine ne put s'empêcher de rire elle-même.

—J'ai beau passer en revue nos amis, je ne trouve jamais que nous serions en force pour nous défendre. Et pourtant Dieu m'est témoin que je mourrais heureux si j'avais défendu, les armes à la main, la cause du roi.

—J'ai hébergé la nuit dernière, dit le fermier, une troupe de bandits qui s'arrêtent tous les ans dans la forêt au retour de la foire de Bovy. Cette horde sauvage serait d'une bonne défense en cas d'alerte.

—Dieu nous garde, mon ami, de nous défendre avec de telles gens!

—De braves gens, sur ma foi, des bohémiens, des diseurs de bonne aventure, qui vivent de l'air du temps. Je n'ai jamais eu à m'en plaindre; au contraire, c'est une vraie fête pour mes enfans quand ils s'arrêtent à la ferme. Adroits comme des chats, méchants comme des loups, on a tout à gagner quand on les a pour soi. Mais c'est assez parler pour ne rien dire; au revoir, monsieur le baron, on fane mon foin du Saule à Margot, je vais y avoir l'œil.

Guillaume Robin salua et s'éloigna rapidement.

—Ah! mon père, dit Gilberte en prenant la main de M. de Rouvray, n'écoutez pas M. Robin, ne permettez pas que ces affreux bohémiens viennent ici même pour nous défendre.

—Vous les avez vus? demanda Mlle de Verteuil.

—Je ne les ai vus que de fort loin, Dieu merci; mais on m'a beaucoup parlé d'eux. Figurez-vous des sauvages qui vivent dans les bois, toujours disposés à tous les crimes.

—Je connais l'histoire de toute cette peuplade; mais en vérité, ma chère Gilberte, on vous a peint les bohémiens plus noirs qu'ils ne sont; c'est un monde à part dans le monde, voilà tout. J'avoue que pour mon compte je ne serais pas fâchée de voir d'un peu près ceux qui traversent ce pays.

—Vous attendrez longtemps, dit le vieux baron, car depuis tantôt une semaine qu'ils sont au voisinage ils n'ont pas osé s'approcher du château, tant ils connaissent mes bonnes dispositions.

La cloche ayant sonné le dîner, il ne fut plus question des bohémiens.

IV.

Quelques jours après, Gilberte et Madeleine se retrouvèrent, sans y penser, sur les roches de la Fontaine des Corbeaux.

C'était par une chaleur mortelle, le soleil dévorait l'espace, l'arbre le plus touffu de la forêt n'avait qu'une ombre sans fraîcheur. Gilberte se coucha sur une roche en disant qu'elle subissait le supplice de Tantale.

—Entendez-vous la source qui jaillit et qui se moque du soleil ?

Comme Gilberte parlait ainsi, elle vit passer devant elle un homme de haute taille, vêtu avec beaucoup de caractère, qui n'eut l'air de remarquer ni elle ni sa cousine, ou plutôt qui fit semblant de ne pas les voir.

C'était un homme de vingt-cinq à vingt-huit ans qui rappelait en certains points le type espagnol ; le soleil l'avait bruni depuis son enfance ; il portait fièrement de longues moustaches ; ses cheveux retombaient sur son cou nu en boucles flottantes ; il était coiffé d'un feutre pointu orné d'une belle plume d'Autriche ; il portait une veste de velours noir brodé d'argent, des culottes de peau jaune et des bottines de maroquin rouge ; ce qui surtout frappait en lui, c'était l'éclat de ses yeux noirs, la timidité, la douceur et la fierté de son regard.

Au premier abord, Mlle de Verteuil jugea que c'était un comédien échappé d'une troupe nomade.

—Un comédien ! dit Mlle de Rouvray, je ne crois pas. Voyez, il n'a pas l'air d'un homme fait aux belles mines des comédiens. Ne remarquez-vous pas chez lui un accent sauvage ?

Cependant l'inconnu s'était arrêté à vingt pas de Madeleine, un peu préoccupé par la vue du précipice ; il ne réfléchit pas longtemps, il s'agenouilla sur les roches, se suspendit légèrement et se laissa glisser avec une hardiesse qui émerveilla les deux jeunes filles.

—C'est impossible, disait Mlle de Rouvray d'un regard effaré, c'est un songe, on n'est jamais descendu là.

—Cependant, dit Madeleine, ce voyage-là lui paraît bien simple ; c'est un homme habitué à un rude chemin.

—Je tremble qu'il n'arrive pas. Quelle agilité ! N'est-ce pas effrayant de le voir ainsi suspendu sur l'abîme ?

—Où va-t-il donc ainsi ?

—Vous voyez bien qu'il va boire, car le voilà qui touche à la source. Encore un passage périlleux, et il est au but.

En effet, à peine Gilberte eut-elle dit ces mots, que cet étrange personnage, qui s'en allait boire avec tant d'insouciance à cette fontaine célèbre et redoutable, où jusqu'alors, selon la tradition, n'avaient bu que les fées et les oiseaux, prit dans sa veste un coquillage garni de verroterie, le plongea dans la source et but quatre ou cinq gorgées avec le bonheur d'un chasseur de chamois qui cherche une source depuis deux jours.

—Ah ! si j'osais, dit Gilberte en rougissant ; s'il n'avait pas l'air si sauvage !

—Je suis bien sûre qu'il s'apprivoiserait à votre jolie voix.

Gilberte ouvrait la bouche pour parler à cet homme, mais elle s'arrêta à la première syllabe.

—Eh bien ? dit Madeleine.

—Je n'ose pas ; d'ailleurs, vous le voyez, il est déjà loin.

En effet, l'intrépide buveur d'eau de source gravissait les roches avec l'agilité d'un singe : en moins d'un instant il se retrouva au haut du précipice.

Cette fois il arrêta ses regards fauves sur les deux cousines ; il

se détourna presque aussitôt, et, sans doute indécis sur son chemin, il promena les yeux autour de lui. Une idée parut le frapper ; il s'élança dans le bois rapide comme un cerf.

Sur le soir, comme Madeleine et Gilberte arrivaient à l'avenue du château, elles furent surprises par des cris joyeux qui dominaient une musique claire et vive où l'on distinguait les sons aigus du hautbois.

Que pouvait-il se passer de si gai dans la cour du château ?

Dès qu'elles touchèrent le seuil de la poterne, une jeune fille, cheveux flottans, bras nus, jupe courte garnie de franges d'argent, vint à elles en sautillant.

—J'allais vous dire la bonne aventure ; mais que peut-on prédire à des reines comme vous ?

Gilberte était de plus en plus surprise. Elle abandonna sa main à la bohémienne, tout en regardant d'un air émerveillé le gai tableau si pittoresquement animé d'une troupe de bohémiens qui dansaient et chantaient pour être bienvenus au château.

Callot seul aurait pu rendre tout le caractère de cette fête improvisée : l'ébahissement des valets qui se groupaient en spectateurs, l'entrain des danseurs, la majesté de leurs guenilles, l'allure grotesque des enfans, la gravité des chefs de la bande, l'air astucieux des mères chargées d'enfans, l'air paternel des trois ânes qui transportaient du nord au midi ou du levant au couchant les richesses de la caravane.

Gilberte avait donc abandonné sa main à la jeune zingara, plus curieuse qu'effrayée ; pourtant, comme celle-ci suivait d'un œil attentif les lignes légères tracées dans cette petite main, Mlle de Rouvray la détacha vivement et s'enfuit sur les pas de sa cousine.

La zingara la suivit avec obstination.

—Ma belle demoiselle, si vous saviez ce que j'ai à vous dire !

Gilberte n'écoutait plus, elle venait de reconnaître dans la bande bariolée l'intrépide buveur d'eau de source. Lui seul était pensif au milieu de ces pittoresques vagabonds.

Dès que le bohémien vit passer Gilberte et Madeleine, il donna un signal ; les danses et les chants cessèrent soudainement, toute la troupe salua avec un profond respect les deux jeunes filles.

—Où est donc mon oncle ? demanda Mlle de Verteuil ; comment permet-il à tous ces bandits de s'ébaudir sous ses fenêtres ?

Comme elle parlait ainsi, M. de Rouvray, qui revenait de la chasse, ouvrit une des fenêtres de la façade.

Sibbecai, c'était le nom du bohémien, reconnaissant en lui le maître du château, marcha droit vers cette fenêtre.

Gilberte et Madeleine, qui montaient le perron, s'arrêtèrent pour écouter ce qu'il allait dire.

—Seigneur, accordez-nous l'hospitalité.

—L'hospitalité ! s'écria M. de Rouvray d'un air de menace ; j'aimerais mieux loger l'enfer chez moi. Allez, allez dans les bois, c'est là votre gîte. Si jamais vous osez reparaître ici, je mets la maréchaussée à vos trousses.

Le zingaro leva fièrement la tête.

—J'ai commencé par la prière ; puisque vous êtes sourd à la prière, je vous ordonne maintenant de nous abandonner ce coin désert du château.

Sibbecai indiqua du doigt une petite aile délabrée qui depuis longtemps ne servait plus que pendant les jours de vendanges et de lessive.

—Oui, grâce à Dieu, dit-il, nous vivons dans les bois, mais ces enfans sont malades ; il nous faut un abri plus sûr par ces jours d'orage que les branches des chênes et les tentes que battent les vents.

—Je ne veux rien entendre, dit le vieux baron en colère ; mon château n'a jamais été un repaire....

Il n'acheva pas sa phrase, un fier regard de Sibbecai l'avait pour ainsi dire frappé et désarmé.

Gilberte, pâle et tremblante, demeurait immobile sur le perron.

Madeleine alla rejoindre son oncle. Elle lui prit tendrement le bras et lui parla en faveur des bohemiens.

—Non, non, mon enfant, vous ne m'attendrez pas. Ces bandits-là s'imagineraient que je cède à leurs menaces.

Sibbecai s'était éloigné. En rejoignant la troupe, il sembla tenir conseil avec les plus anciens. L'un d'eux dit qu'il fallait partir, qu'il y avait tout à craindre d'un homme de caractère qui semblait déterminé, qu'il valait mieux se retirer dans une ferme où l'on trouverait quelque grange ou quelque étable pour reprendre des forces.

—Ce serait une lâcheté, dit Sibbecai. Depuis quand avez-vous appris à écouter d'autres ordres que les miens ? Suivez-moi vers cette porte.

Disant ces mots, Sibbecai alla droit vers l'aile déserte qu'il avait désignée. Arrivé au seuil de la porte d'une buanderie, il se retourna et fit un signe impératif de la main en frappant du pied.

Toute la troupe dispersée dans la cour suivit Sibbecai, M. de Rouvray furieux comprit qu'il ne pouvait rien pour le moment contre des gens si résolus.

—Mais, disait-il en se promenant avec agitation, tout à l'heure j'irai à la ferme, et, avec le secours des valets de charrue, j'aurai raison de tous ces drôles.

Madeleine retourna vers Gilberte qu'elle retrouva tout immobile encore sur le perron, regardant à la dérobée les bohémiens qui s'agitaient devant la buanderie.

Les hommes déchargeaient les ânes, les femmes berçaient les petits enfans dans leurs bras. La belle diseuse de bonne aventure, au teint cuivré, qui avait saisi la main de Gilberte, semblait attendre avec déférence les ordres de Sibbecai.

—Qu'avez-vous, Gilberte, pour demeurer ainsi muette, pensive et triste.

—Moi, je n'ai rien, répondit Gilberte en levant la tête d'un air distrait. Je songeais à ce que m'aurait prédit la bohémienne. Si j'osais, je crois que je l'appellerais...

—Chut ! voilà mon oncle qui vient.

M. de Rouvray, armé de son fusil de chasse, descendit dans la cour et alla droit à la buanderie. Sibbecai, qui le vit venir, l'attendit de pied ferme sur le seuil de la porte. M. de Rouvray fut bientôt suivi de tous ses domestiques. Ils n'étaient pas armés ; mais dans la cour, sur la proposition de l'un d'eux, ils dénouèrent un fagot et se choisirent des armes.

Voyant l'aventure prendre une tournure belliqueuse, Sibbecai saisit à sa ceinture un pistolet damasquiné et un poignard malais. M. de Rouvray était résolu à chasser les bohémiens le fusil à la main sans leur accorder une heure de trêve ; mais, quand il vit l'air déterminé du zingaro, il changea d'idée.

—Je vous accorde une heure, dit-il à Sibbecai ; cette heure passée, j'appelle ici contre vous toute la force armée du canton.

—Appelez, si vous voulez, toute la maréchaussée de la province ; nous sommes maîtres de la place ; les portes du château sont massives, les murs sont hauts, nous n'avons rien à craindre. Du reste, pourquoi tant vous inquiéter des pauvres bohémiens ? Ce sont des oiseaux de passage qui ne s'arrêteront pas assez long-temps pour manger le grain semé dans le sillon. Nous ne

R.

vous demandons pas une obole. Nous sommes plus riches que vous. Si vous avez un château, nous avons le monde. Partout nous trouvons la patrie et le toit natal, c'est-à-dire la forêt et le ciel.

Comme tous les hommes faibles qui jettent leur force dans un premier élan de colère, M. de Rouvray ne se sentit plus le courage de continuer cette lutte un peu ridicule pour lui.

—Eh bien, la paix ! je veux bien vous l'accorder ; mais prenez garde à la guerre.

Le zingaro salua avec une certaine dignité.

A cet instant, les pas d'un cheval retentirent dans la cour ; Mlle de Rouvray devint pâle et s'appuya sur le bras de sa cousine. Bientôt on vit apparaître à la porte un jeune cavalier d'une noble figure, qui avait grand'peine à comprimer l'ardeur d'un grand cheval anglais qui venait de faire deux lieues en moins de dix minutes.

—Qui est-ce qui nous arrive ainsi sur un cheval tout fumant ? demanda Mlle de Verteuil.

Gilberte pâlit et ne répondit pas.

Cependant le cavalier s'était arrêté devant M. de Rouvray.

—Eh bien ? demanda le baron.

—C'est fini, vous êtes nommé ! Trois cent vingt-deux voix de majorité. Mais qu'allez-vous faire ?

M. de Rouvray réfléchit un peu.

—Je vous répondrai tout à l'heure.

Le jeune homme descendit à bas de son cheval et remit la bride aux mains d'un palefrenier.

—Qui vient donc là-bas avec Mlle Gilberte ? demanda le jeune cavalier en voyant Madeleine.

—Une nièce, répondit le baron, une pauvre fille qu'ils ont failli mettre à la lanterne parce qu'elle a connu la reine. C'est toute une histoire que je vous raconterai à loisir, s'il nous en reste. Allez les saluer, après quoi nous irons causer dans le parc.

V.

Celui qui venait d'arriver au château était un jeune homme du pays, Godefroy de Marginbault, qui avait jusque-là vécu fort nonchalamment avec une grande fortune. Orphelin de bonne heure, M. de Rouvray l'avait aimé et protégé ; peut-être avait-il vu en lui mieux encore qu'un ami. Godefroy était un garçon fait aux belles manières, ayant de l'esprit, ni trop, ni trop peu, beaucoup de noblesse dans les sentimens, et, ce qui n'était pas la plus mauvaise raison pour le baron, maître d'une demi-douzaine de métairies d'un bon rapport. Godefroy habitait à deux lieues du château de Rouvray, au village de Marginbault, une vieille maison seigneuriale d'une triste apparence, mais dont le parc aboutissait à une prairie de mille arpens dépendant de la seigneurie. Aussi le baron ne s'arrêtait pas dans ses rêves aux trois tilleuls rabougris qui avaient l'air de monter la garde devant la grille de cette maison ; il se promenait librement dans tous les détours de cette belle prairie, tout en calculant le nombre des bœufs et des vaches qu'on pouvait élever là.

Godefroy, revenu depuis peu du presbytère, passait solitairement ses journées dans les nonchalors de la promenade et dans

les loisirs de l'étude, poursuivant de ses rêves le fantôme adoré de Gilberte. Comme on était en octobre, il chassait quelquefois, mais c'était plutôt la chasse aux songes d'or que la chasse au gibier. Il portait le fusil sur l'épaule, et s'en revenait sans avoir versé de sang, le cœur plein et la gibecière vide, heureux d'être resté quelques heures en face du donjon de Rouvray. Pendant qu'il rôdait aux abords du château, si Gilberte venait à passer dans l'avenue, il se jetait tout tremblant sous une touffe de chêne ou sous une charmille, et la suivait des yeux avec enchantement. A peine si deux fois ses regards l'avaient avertie de son adoration. Il la voyait souvent, à certaine fenêtre du donjon, à demi cachée dans les grands plis du rideau, regardant toute pensif le ciel et les arbres, écoutant avec mélancolie les bruits sauvages du torrent qui bondissait dans la montagne.

Il était aimé de M. de Rouvray, qui l'accueillait en son château avec la meilleure grâce du monde ; une fois le comte avait chassé avec lui, une autre fois il l'avait emmené chez un de ses amis où les nobles du pays conspiraient contre la révolution. Godefroy augurait bien pour son amour de toutes ces avances ; déjà dans son imagination, qui allait vite comme toutes les jeunes imaginations, il voyait son mariage avec Gilberte ; mais pour cette nature ardente et romanesque ce tableau n'était pas le plus attrayant ; il aimait mieux le tableau de son amour.

Il était trop doucement enchaîné dans sa passion pour se jeter dans la grande lutte du peuple et de la noblesse. Ayant hérité d'un beau nom, il jurait sur l'ombre de ses aïeux que ce nom sortirait sans tache de la révolution ; mais, se confiant à Dieu, espérant que l'orage passerait sans l'atteindre, il attendait en paix, bien résolu d'ailleurs de braver le premier danger.

Parfois, en revenant de ses promenades, il s'arrêtait tout ému, comme au bruit mélancolique d'un écho de la vallée : c'était au bruit d'un écho de son cœur.

## VI.

Le baron et Godefroy allèrent en silence jusqu'au bout du parc. M. de Rouvray n'osait parler franchement ; Godefroy n'osait l'interroger.

Enfin le baron prit la main de son jeune ami, et lui dit d'une voix émue :

—Godefroy, je vous ai appelé, sachant que j'avais plus d'une chose importante à vous dire : maintenant que vous êtes là devant moi, je ne trouve plus un mot.

—Parlez, parlez, dit Godefroy, d'un air attentif.

—Vous savez comme moi que les folies de Paris rejaillissent par toute la province ; la révolution est plus sérieuse que je n'avais songé, elle finira par nous engloutir. Je ne veux pas, comme tant d'autres, aller en Allemagne, en Angleterre ou dans les Pays-Bas. Je ne suis plus dans l'âge des chevaliers errans : j'ai, d'ailleurs, bien assez couru quand j'étais jeune. Et puis, vous savez que je suis très fataliste ; pour moi, le danger existe à Berg-op-Zoom comme à Paris, dans un palais de Naples comme dans mon château. J'attendrai donc ici patiemment. Si l'orage m'atteint, je le subirai sans trop de regret. Mais si vous n'êtes pas là...

M. de Rouvray prit la main de Godefroy.

—Mon ami, vous parliez ces jours-ci de partir, d'aller défendre, les armes à la main, notre cause commune, le roi, l'église, la France que nous reconnaissons. N'en faites rien. Demeurez près de nous. Qui sait si ce n'est pas ici même qu'il faudra montrer du courage ? Vous verrez que je suis encore jeune, s'il faut combattre. Mais, si jamais on m'entraînait en prison, que deviendrait ma fille, que deviendrait cette pauvre Julie ? Ecoutez, Godefroy ; je sais que la vieille marquise de Thianges vous destine sa petite fille...Ne m'interrompez-pas... C'est une jeune fille accomplie, d'une belle naissance, d'une grande fortune... L'aimez-vous ?

—Je n'y songe pas, répondit Godefroy d'un air surpris.

—Eh bien ! mon ami, si vous ne l'aimez pas, si vous n'avez pas plus de penchant pour elle que pour ma Gilberte ?...

—Ne le savez-vous donc pas, j'aime Mlle de Rouvray de toutes les forces de mon âme ; ne l'avez-vous donc pas deviné, quand tout à l'heure encore j'étais si pâle en l'abordant ?

—Je vous crois, et Dieu vous écoute. Aimez-la comme une sœur, aimez-la comme votre femme, car je vous accorde sa main.

—Mais savez-vous si Mlle de Rouvray... ?

—Oui, oui, oui. Je suis bon juge en matière d'amour ; je n'ai pas besoin d'entendre les parties pour connaître la cause. Vous vous aimez, on vous mariera.

—C'est tout mon rêve, dit Godefroy avec enthousiasme, mais je n'ose y croire encore.

Le baron et le jeune homme se promenèrent plus d'une heure dans les détours du parc, tout en parlant de révolution et de mariage.

—Tant il est vrai, dit M. de Rouvray en rentrant au château, qu'on bâtit toujours sur des ruines.

Le soir, aux derniers rayons du soleil, M. de Rouvray, Madeleine et Gilberte conduisirent Godefroy jusqu'au bout de l'avenue.

Le jeune homme, près de monter à cheval, embrassa le baron et baisa tout en tremblant la main de Madeleine et celle de Gilberte. Après cet adieu, il s'élança au galop sous les arbres de la grand'route.

Le baron s'enfonça dans ses champs de blé.

En retournant au château, Mlle de Verteuil dit à Gilberte :

—Ma chère enfant, vous aimez M. Godefroy.

—Moi ! dit-elle avec un mouvement de surprise, moi, j'aime M. Godefroy.

—Oui.

—Je n'y avais jamais songé. Je serais bien heureuse si je l'aimais, parce que...

—Achevez ! que voulez-vous dire ?

—Rien.

Comme elles arrivaient à la porte, elles se retournèrent, Gilberte sans savoir pourquoi, et Madeleine pour voir le soleil couchant.

—Le voyez-vous, dit Madeleine, là-bas, le long de la haie, qui monte la colline ?

—Non, je ne le vois pas.

—Ah ! Gilberte ! je suis bien sûre qu'il vous voit, lui !

—Ah ! oui, dit-elle avec un sourire attristé, voilà le cheval qui débusque de dessous le noyer.

—Voyons, ma cousine, ouvrez-moi votre cœur, j'ai surpris sinon votre secret, du moins le sien, il vous aime.

—Qui vous l'a dit ?



—Mais vous n'avez donc pas vu ses yeux, Gilberte ? A-t-il le droit de vous aimer ?

—Je ne sais pas ? cela regarde mon père.

—Voyons, parlez-moi de M. Godefroy. Je suppose qu'il est d'une bonne maison.

—Qu'importe ? dit Gilberte avec un peu d'impatience ; qu'importe, en effet, aujourd'hui qu'il n'y a plus de fortune ni de noblesse ?

Les deux cousines arrivaient dans la cour, en face de la buanderie. La jolie bohémienne était sur le seuil, renouant une tresse de ses cheveux de jais.

Elle accourut au-devant d'elles.

—Vous n'en voulez pas aux pauvres zingaris. Nous sommes d'autres hirondelles, nous portons bonheur.

—Vous portez bonheur ! murmura tristement Gilberte.

Sibbecai, qui apparut alors sur le seuil, regarda doucement Gilberte ; comme la comtesse s'était tournée vers lui, il se mit à jouer, sur les pavés encadrés d'herbe, avec un chien et un enfant. Il coucha l'enfant sur le chien, le chien se roula sur l'enfant, et une petite voix claire appela : Sarah ! Sarah ! Ainsi se nommait la jeune bohémienne. Elle salua les deux amies, et courut consoler l'enfant. Gilberte la suivit sans y prendre garde, Madeleine suivit Gilberte.

Elles se trouvèrent donc en face du zingaro, qui, tout confus de cette visite, se leva et salua trois fois avec vénération.

—Voulez-vous savoir l'avenir ? dit-il d'une voix brève en regardant Gilberte.

—L'avenir ! mais qui peut dévoiler l'avenir ?

—Moi !

—Eh bien ! dit Mlle de Verteuil, parlez.

Ma sœur lira dans vos mains, moi je lirai dans le ciel ; mais il faudrait voir l'horizon : ces toits et ces arbres nous marquent l'orient, c'est de là que viennent les nuages à cette heure. Si nous montions sur le perron ou bien là-bas, près du mur, sur la charrette ?

Gilberte ne répondait point.

—Le ciel est bien disposé pour y lire, continuait Sibbecai : de légers nuages qui passent vite, qui se colorent et se transforment.

Madeleine se pencha à l'oreille de Gilberte.

—Sachons donc ce qu'ils ont à nous dire.

—Et si mon père revenait !

—Il rentrera par le parc ; nous avons bien le temps de les écouter : vous savez déjà comme je suis curieuse.

—Et moi ! pensait Gilberte.

—Eh bien ! dit-elle au bohémien, allez sur la charrette, nous vous suivons. Quand vous aurez lu dans le ciel, Sarah essaiera de lire dans nos mains.

Sibbecai monta sur la charrette, s'appuya sur le mur et regarda l'horizon.

—Je vois monter un beau nuage rosé, léger comme le vent, dit-il d'une voix émue ; pourquoi monte ainsi ce beau nuage ?

—Pour moi, dit Gilberte en baissant la tête.

—Il monte, il monte rapide, sans détour ; où va-t-il ? C'est Dieu qui le conduit : le ciel est pur, le soleil le regarde avec ses yeux d'or, le vent le berce doucement, il monte, il monte ; où va-t-il ? D'où vient cet autre nuage qui s'approche de lui, qui va effleurer sa robe blanche faite par les anges ? C'est un joli nuage empourpré lancé par un bon vent. Comme le ciel est beau ! Le soleil qui va partir répand partout des rayons de gaieté. Les deux nuages ont passé sans se toucher à peine. Ils suivent le même

chemin, mais plus ils vont et plus ils s'éloignent. Quel est cet autre nuage sombre comme la nuit, où le nuage rosé vient tout droit s'arrêter et se perdre ? Ne vous affrayez pas, car...

A cet instant, la voix de M. de Rouvray fit tressaillir Gilberte, Elle s'élança vers le perron tout effrayée sans savoir pourquoi.

## VII.

La nuit, Madelaine ne dormit pas. Elle appuyait ses mains sur son cœur pour l'interroger ; le cœur battait violemment.

Mille images confuses passaient dans son insomnie, les pâles images du passé, les images toutes palpitantes de la veille ; elle voyait danser encore les bohémiens, elle voyait fuir au loin Godefroy de Manginbault, et son cœur battait plus vite.

Dès qu'elle vit poindre le jour, elle courut à la croisée ; elle appuya d'abord son front brûlant contre les vitres ; bientôt, voulant respirer l'air vif du matin, elle ouvrit la fenêtre, quoiqu'elle fût à demi nue.

L'aube dorait l'horizon ; le vent secouait la rosée aux arbustes du parc ; la brume commençait à se détacher de la prairie et à couvrir la montagne. Les grands bois de la gorge ressemblaient à un spectre gigantesque agitant son linceul ; mais peu à peu la vie se répandit partout : l'allouette salua le jour, la brume se dispersa et s'évanouit, quand les premiers rayons du soleil traversèrent l'espace.

La jeune fille n'était pas du tout sensible à ce spectacle. Pour la première fois de sa vie, elle voyait se lever le soleil, et elle ne songea point à admirer. Elle avait fixé son regard sur la montagne, dans le chemin blanc couvert de noyers, où Godefroy s'était retourné pour saluer le château de Rouvray.

Elle allait se détacher de la fenêtre, quand elle entendit du bruit dans la chambre voisine, qui était la chambre de Gilberte. Presque au même instant, sa cousine ouvrit la fenêtre.

—Déjà éveillée ? lui dit Madeleine.

—Ah ! vous m'avez fait peur, ma cousine, s'écria la jeune fille.

—Vous ne me direz pas pourquoi vous ouvrez la fenêtre si matin.

—Pourquoi ? est-ce que je le sais ? répondit Gilberte en soupirant.—Mais vous, ma consine ?

—Moi ?... Je voulais voir le lever du soleil au moins une fois dans ma vie.

Madeleine rentra pour ne pas rougir devant Gilberte.

—Mon Dieu ! dit-elle tristement, pourquoi suis-je venue ici ?

Quand M. de Rouvray descendit de sa chambre, il trouva Guillaume Ragois qui l'attendait dans la cuisine. C'était le maître d'école de Rouvray, un vieux brave homme assez original, comme l'étaient alors tous les maîtres d'école, aimant fort à boire et à chanter les vêpres.

—Eh bien ! Guillaume ?

—Monsieur le baron, nous sommes perdus. Mon fils arrive de la ville, où tout est sens dessus dessous. On a brûlé les confessionnaux ; des commissaires de la révolution sont montés en chaire pour dévoiler qu'il n'y avait plus ni Dieu ni diable. Quand les prêtres ont appris cette nouvelle-là, ils ont bravement



pris la fuite en criant sauve qui peut. Ce n'est pas tout, voilà que la fureur gagne dans les villages. Croiriez-vous que mon chien de fils est revenu en parlant d'égalité, de liberté, de fraternité ? J'espère le ramener, mais on m'a dit tout à l'heure qu'hier, au cabaret de la Foulotte—vous savez, tout au bout de Rouvray—on avait organisé un club. Ce sont des ivrognes. Quand ils auront cuvé leur vin, ils n'auront plus rien à dire.

M. de Rouvray écoutait avec surprise et non sans inquiétude. Les gazettes lui avaient appris que la révolution, une fois arrivée sur un point nouveau pour elle, allait vite comme le feu dans ses fureurs aveugles. Il appela un domestique.

—Qu'on aille tout de suite au château de Marginbault ! Il faut que Godefroy soit ici.

—Pour moi, dit le maître d'école, je vais un peu passer au cabaret de la Foulotte pour savoir si c'est bien sérieux. J'irai de là chez M. le curé, car il faut lui conseiller de se tenir sur ses gardes. Avertissez de votre côté le père Robin : c'est un fidèle celui-là.

—Guillaume, gardez-vous bien de vous montrer inquiet, faites semblant de ne pas croire à toutes leurs démonstrations de révolte.

—Comptez sur moi. Tous ces gueux-là sont venus à mon école. Ils verront que je suis encore leur maître.

Guillaume Ragois salua et partit.

Voici en quelques traits la physionomie de Rouvray au temps où s'ouvre notre histoire.

M. de Rouvray gardait encore en ses mains le sceptre du pays. Ce sceptre n'était dur à personne, car le baron avait un noble cœur, et on ne se plaignait de lui que pour le plaisir de dire du mal. Il souffrait beaucoup des progrès de la révolution ; mais, loin de l'abattre, les succès du peuple ranimaient son orgueil : à chaque défaite de la noblesse, il relevait la tête avec une sombre fierté. Godefroy, qui eût été humble dans la puissance, était comme lui fier dans le danger ; mais il était le seul de ses amis qui eût du caractère : tous les autres, faibles ou lâches, auraient volontiers abandonné les titres de noblesse inscrits sur leurs parchemins plutôt que sur eux-mêmes, si on leur eût laissé leurs châteaux, leurs terres, leurs prés et leurs bois.

Les richards et surtout les fermiers du pays s'étaient adjoints aux nobles, non pour laver des offenses ou pour défendre des parchemins, mais pour repousser les violences du peuple : ils craignaient le pillage, ils avaient peur des pauvres ; des bruits confus les avertissaient que tous les biens de ce monde seraient partagés, et ils aimaient mieux mourir pour le règne du roi que de vivre sous l'empire du peuple.

Après les nobles, les fermiers et quelques richards craintifs, tous les hommes du pays étaient républicains, les uns sans savoir pourquoi, les autres par irritation, ceux-ci par entraînement, enfin ceux-là par instinct pour les grandes choses, par sympathie et par dévouement pour les opprimés.

Le cabaretier de Rouvray avait formé un club dans la grande salle de sa maison : tous les soirs on y lisait les journaux, on y discutait les intérêts de la nation : les jours de fête on y chantait des hymnes patriotiques. Les clubistes étaient les gens les plus sages et les plus doux ; ils devaient devenir un jour les girondins du lieu. Le cabaretier, aimés de tous pour ses élans de génie, demeurait le Mirabeau du club, en dépit d'un ancien notaire qui recherchait la gloire de conduire les hommes les plus courageux et les plus dévoués de son pays.

Les républicains par irritation suivaient la bannière jacobine

arborée par le fils du maître d'école, qui avait à venger des humiliations sans nombre : téméraire, audacieux, frénétique, il était devenu redoutable. Il avait sans peine ramassé dans la farge une troupe de mauvais drôles qu'il haranguait tous les soirs le plus grotesquement du monde ; son meilleur ami était un valet du château de Rouvray, que le baron avait chassé pour vol de jambons.

## VIII.

Quand Godefroy arriva au château de Rouvray vers midi, tout le pays était en rumeur. L'église avait été saccagée ; on brûlait le confessionnal sous le portail en chantant *la Marseillaise*.

Godefroy remarqua avec surprise que les femmes étaient les plus intrépides ; elles dansaient en rond et chantaient en chœur.

Quoiqu'il fût menacé du regard et même du geste par tous les sans-culottes improvisés, il demeura durant quelques minutes à regarder leurs actions sacrilèges. Le fils du maître d'école présidait bruyamment ; déjà il avait parlé en chaire avec l'éloquence entraînant, quelles que soient ses formes, des hommes soudainement convaincus.

Ce qui frappa surtout Godefroy, ce fut un homme qui se tenait à distance, et qui regardait froidement le spectacle animé qu'il avait sous les yeux. Le jeune comte reconnut le zingaro, car il l'avait aperçu la veille au château de Rouvray.

Il alla à lui :

—Que fais-tu là ?

Le bohémien leva fièrement les yeux sur Godefroy, comme pour lui demander de quel droit il l'interrogeait ainsi.

—Eh bien ! reprit Godefroy d'un air plus amical.

—Je regarde et j'écoute.

—Retournes-tu au château ?

—J'attends.

—Est-ce que tu vas te mêler à tous ces brigandages ?

—Peut-être.

—Je croyais que les bohémiens étaient d'honnêtes gens qui se contentaient de détrousser les passans dans la forêt quand les ressources manquaient.

—C'est l'histoire éternelle de ceux qui ont faim. Si vous avez tant de place au soleil, vous autres, c'est parce que vous détroussiez galamment tous ces pauvres diables qui font là un beau rêve, mais qui se réveilleront.

Godefroy se mordit les lèvres.

—Ah ! drôle, avise-toi de réparer au château !

—Dans une heure.

—Je t'y attendrai.

Disant ces mots, Godefroy éperonna son cheval ; mais à cet instant le fils du maître d'école vint à sa rencontre.

—Vive la république ! lui cria-t-il avec enthousiasme.

—Vive le roi ! cria Godefroy.

Le jeune sans-culotte saisit la bride du cheval, et ordonna à Godefroy de descendre " pour comparoir devant le peuple et lui rendre compte de ses paroles outrageantes."

Sibbecaï leva hardiment son grand couteau de chasse et dit au jeune comte :

—Allez, monsieur, allez m'attendre au château.

Grace à cette intervention, Godefroy parvint à recouvrer sa liberté, très compromise ; il partit au galop, se réservant de se venger un peu plus tard.

Il trouva M. de Rouvray en compagnie de ses fermiers et du maître d'école. Gilberte et Madeleine étaient dans le parc.

—Eh bien ? demanda le baron à Godefroy, dès qu'il le vit entrer.

Godefroy raconta ce qui se passait devant l'église de Rouvray.

—Il ne nous reste qu'à nous défendre, dit le baron d'un air résigné. Je ne doute pas que tous ces gueux-là ne viennent nous faire la guerre quand ils n'auront plus rien à piller dans l'église. Nous ne pouvons pas demander du renfort au Puy, car il paraît qu'il vient d'y arriver un représentant de la guillotine qui parle de mettre tout à feu et à sang.

—Nous défendre ? dit le vieux maître d'école d'un air fort abattu ; et avec qui, et avec quoi ?

—Ne vous découragez pas si tôt, maître Guillaume, dit M. de Rouvray ; la saison a été humide, les fossés sont pleins d'eau ; le château se défendrait tout seul une fois les portes fermées.

—Ce sont des lâches ! s'écria Godefroy ; dès qu'ils verront luire une épée, dès le premier coup de feu, ils prendront la fuite.

—Ne vous y fiez pas, dit le maître d'école, car mon fils est avec eux. Je vous jure que celui-là est un fier garnement. Les portes de l'enfer s'ouvriraient devant lui, qu'il passerait outre sans baisser la tête.

Le petit fermier prit la parole :

—Nous n'avons qu'un parti à prendre pour nous sauver et sauver nos biens, c'est d'aller au-devant des révolutionnaires, de crier comme eux : Vive la république ! de chanter et de trinquer avec eux.

—Jamais ! dit M. de Rouvray avec indignation. Que ceux qui ne défendent ici que leurs biens et leurs personnes, sans songer à la sainte cause du roi et de l'autel, se détachent de nous.

—J'avoue, dit le petit fermier, que je ne songe pas du tout à défendre le roi et l'autel : ce n'est ni le roi ni M. le curé qui font pousser les moissons ; chacun pour soi, Dieu pour tous. Je vous salue bien, monsieur le baron.

Il prit son chapeau et partit aussitôt.

Les trois autres fermiers tinrent conseil et suivirent son exemple.

Le baron demeura seul avec Godefroy et le maître d'école.

—C'est bien, dit Godefroy ; cette lâcheté me donne des forces nouvelles. Qu'ils viennent ici, je leur ferai cruellement la guerre. Il se tourna vers Guillaume Ragois :

—Si votre fils ose les conduire, je le tuerais sans miséricorde.

—Un instant, monsieur Godefroy, ne parlons pas comme cela. Je suis des vôtres par esprit d'ordre, de paix et de dévouement ; mais, si mon fils, tout égaré qu'il soit, court le moindre danger avec vous, je m'en lave les mains. J'avais juré de vous obéir et de vous défendre ; mais, quoiqu'il arrive, je ne puis pas vous donner raison contre mon fils. D'ailleurs, M. le curé, en prenant la poste, m'a dégagé de mes sermens. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

—Voyons, Godefroy, dit M. de Rouvray avec un triste sourire, n'allez-vous pas aussi prendre le même chemin ?

—Vrai Dieu ! je jure de me faire tuer sur la place.

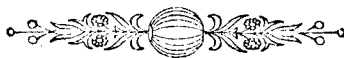
—Gardez-vous-en bien ; moi je puis mourir, mais vous, qui êtes jeune, vous qui devez aimer et protéger ma fille, ah ! Gode-

froy, jurez-moi de vivre pour elle. Mais, d'ailleurs, pourquoi s'effrayer ainsi, peut-être sans raison ? L'orage est bien sombre, mais il passera vite.

—Hélas ! dit Godefroy en voyant passer dans son imagination les ravissantes images de Gilberte et de Madeleine.

ARSÈNE HOUSSAYE.

(A continuer.)



## LA JEUNESSE DORÉE.



N parle souvent de la *Jeunesse dorée* : ce nom n'est pas nouveau ; il a même joué un rôle politique.

C'était après le 9 thermidor. Il se fit alors une réaction anti-jacobine, où l'élite de la jeunesse se jeta impétueusement. Toute son ardeur, toute sa verve, elle la prodigua contre l'horrible faction qui n'était pas si bien terrassée, qu'elle ne menaçât de se relever, armée d'une nouvelle rage. L'indignation, l'épigramme, la pointe de l'épée, la pointe non moins acérée du couplet, tout fut mis en œuvre dans cette *guerre aux Jacobins*, où Martainville conquit sa première célébrité.

Martainville et ses amis déployaient dans leur toilette le degré d'élégance et de recherche compatible avec les modes de ce tems-là, qui nous semblent aujourd'hui si burlesques. Ils se livraient à toutes les hyperboles de la cravate, à toutes les exagérations de la coiffure. Ils étalaient force bijoux et breloques. C'était encore un moyen de narguer la sale carmagnole, le crasseux bonnet rouge, les cheveux gras et non peignés qui composaient la grande tenue jacobine. Se laver les mains, cela seul sentait l'aristocratie. De là ce nom de *Jeunesse dorée*, ironiquement jeté par la queue de Robespierre et de Marat aux jeunes gens qui lui faisaient si rude chasse.

Hélas ! cette même qualification, telle qu'on l'applique maintenant, ne représente guère des idées de verve, d'esprit, de passion. Ce pauvre Martainville, s'il revenait au monde, aurait grandement le droit de réclamer.

La *Jeunesse dorée* de ce tems-ci, c'est une espèce de contre-épreuve de la régence, dans les proportions de notre époque.

Pour occuper l'âge mûr, pour le détourner des affaires publiques, vive la rue Quincampoix contemporaine, vive l'agiotage, vive la bourse ! Mais la jeunesse porte naturellement en elle une ardeur incommode pour les endormeurs de l'esprit public. Elle a des instincts généreux qui s'arrangeraient mal du régime auquel on prétend accoutumer le pays de Duguesclin et de Bayard. Tout

sera donc pour le mieux, si cette jeunesse consent à s'annuler, à s'éteindre, à s'amortir.

Noble carrière où notre *Jeunesse dorée*, où nos *Lions* vont grand train ! Cette dénomination quadrupède est portée avec orgueil par les successeurs des *incroyables*, des *merveilleux*, des *beaux* d'un autre tems. Dans l'espèce féminine, nous avons des *lionnes*, des *panthères*. Il semble que la ménagerie ait fait invasion dans la société humaine.

Hélas ! nos pauvres lions n'ont rien de royal dans leur crinière.

Jamais, sans doute, on n'a vu éclipse aussi totale de ces qualités vives, gracieuses, brillantes, de cette fraîcheur morale, de cet élan de l'âme, apanages si beaux, attribués d'ordinaire à la jeunesse, et que l'éducation du collège, telle qu'elle existe sous nos philosophes, est peu propre à lui conserver. Nous avons des vieillards de vingt-cinq ans, blafards, usés, ennuyés, ne sachant où s'adresser pour retrouver quelques sensations. Des jeunes gens pourvus de tous les avantages de la richesse, de la position, ne voient dans cet heureux partage, que le privilège d'une dégradante oisiveté. Et cependant, en dehors même des carrières publiques, on peut se faire, avec de la fortune, une place si honorable, si utile, si digne d'envie !

Quelles sont les occupations de la *Jeunesse dorée* ? L'amour est remplacé par la corruption à froid et les faciles plaisirs. Eu fait de société de femmes, Mme de Sévigné aurait beau ouvrir son salon ; elle serait délaissée pour quelque *panthère* de bas aloi, auprès de laquelle l'esprit et le cœur n'ont pas de frais à faire.

L'art, le domaine de l'intelligence ? Tenez, voilà des jockeys, voilà des maquignons ! Quelle gloire pour un fils de famille d'inventer un nom de jument bien baroque, de se transformer lui-même en maquignon, en jockey, de parler le patois des écuries britanniques comme un groom de New-Market ou d'Epsom !

A Paris, il est un seul genre de spectacle qui, maintenant, offre des chances de succès à peu près certaines : c'est celui qui ne demandera aucun effort d'esprit, celui qui sera le plus grossièrement matériel : des exhibitions de bêtes ou de monstruosités, des luttes de chevaux et de coureurs. Jamais on n'avait vu les coureurs et les chevaux en si grand honneur, depuis le Bas-Empire. Nous en serons bientôt à la faction des *cochers verts* et des *cochers bleus*, comme à Byzance.

A ce propos, n'avons-nous pas vu dernièrement, dans les journaux, l'histoire d'un bien beau pari, entre gens du grand monde, vraiment ! Il s'agissait d'aller à pied à Versailles, d'y boire un certain nombre de bouteilles de vin et de revenir de même, dans un espace de tems donné. N'est-ce pas là quelque chose de fort spirituel et de fort intéressant ?

Le prix proposé était digne du reste : mille cigares ! Les gentilshommes d'autrefois ne se seraient pas avisés de cet enjeu-là. Ils pariaient tant de louis ou de pistoles. Mille cigares ! comme cela sent bien sa régence de 1845 ?

Il est vrai que l'illustre M. Munoz a bien fait accepter à M. le duc de Nemours (noble épisode d'un voyage princier) un cadeau de *six mille cigares*, monnaie courante, à ce qu'il paraît, du beau monde d'aujourd'hui. Nous plaignons sincèrement les princesses de la cour citoyenne, si elles sont forcées de respirer jusqu'au bout le parfum de ce présent distingué.

On a raconté, sans que l'anecdote ait été démentie, comment, à Bordeaux, M. le duc d'Anmale a daigné recevoir l'archevêque dans une pièce toute saturée de vapeurs d'estaminet, et a trouvé fort drôle d'embarasser d'un cigare la bouche et le cœur de certain président, meilleur courtisan que fumeur. De la part d'un magis-

trat de la vieille roche, cette plaisanterie eût valu quelque bonne et utile leçon au jeune prince qui aurait cru marcher ainsi à la tête de la génération nouvelle.

Nos lions ont ressuscité le lansquenet. En fait d'exhumations d'un autre âge, le lansquanet était mieux à la taille du régime actuel que les traditions de Steinkerque et de Fontenoy. Encore ce lansquenet bâtarde et dégénéré ressemble-t-il à celui d'autrefois, comme M. Bugeaud ressemble au maréchal de Turenne.

Mais voici le *nec plus ultra* des plaisirs de la *Jeunesse dorée*, le plus délirant témoignage de sa gaité. Cette joie suprême, elle consiste à se rendre ignoble, sale, dégoûtant au-delà de toute expression. Ce goût est bizarre, mais il existe, comme une éclatante confirmation de cet adage connu, que *tous les goûts sont dans la nature*.—Pauvre nature !

Les folles nuits de la régence offraient, au moins, dans leur licence, une sorte de bon ton : on était *roué* ; mais on voulait rester toujours grand seigneur. Alors, c'était à qui serait brillant et magnifique ; les marquis joueurs et libertins, que la comédie mettait en scène, se piquaient de conserver, jusqu'au sein de l'orgie, les allures, le langage de l'homme comme il faut ; leur *débrillé* même avait sa distinction et sa grâce. A leur tour les *incroyables* de 1796 tâchaient de se faire beaux et élégans, selon les modes de leur époque.

Aujourd'hui, c'est autre chose : nous assistons à un spectacle d'aberration abjecte qui ne s'était jamais vu. C'est un des jours gras. L'opéra donne bal. Le bal de l'opéra ! Quels souvenirs de saillies fines et piquantes, de spirituelles épigrammes en paroles et en costumes ! Où est-il, ce beau monde tout de soie, de velours, de paillettes, l'élite de la ville et de la cour ? Cherchons cet esprit, ces belles manières que s'efforçaient de copier toutes les sociétés de l'Europe !

Or, contemplez un peu tous ces êtres accoutrés des déguisemens les plus vulgaires, les plus bas, qui se démènent convulsivement comme des démoniaques. Ecoutez, se mêlant à l'orchestre frénétique, ces cris inarticulés, ces hurlemens qui tiennent beaucoup plus de la bête que de l'homme. Que vous semble le bal de l'opéra sous le règne et l'influence de la révolution de juillet ?

On a raillé souvent les petits qui tâchent mal à propos de se grandir, l'homme du peuple, le paysan qui veut faire le *monsieur*, et qui n'arrive qu'à une gauche caricature. C'est là un ridicule, un fâcheux travers ; mais enfin, on comprend la vanité qui aspire à s'élever ; conçoit-on celle qui met sa gloire à se rabaisser au niveau des êtres les plus flétris ? On rit du beau phraseur de village qui estropie burlesquement la langue des salons ; mais que dire de l'homme bien né qui applique à son usage l'argot infame des bagnes et des lieux suspects ?

A cet égard, la presse du juste-milieu peut revendiquer l'honneur d'avoir fait école. Les *Mystères de Paris* ont grandement propagé l'idiôme des galériens : c'est un succès dont les *conservateurs* ont le droit de s'enorgueillir. Ils ont vanté la poésie du forçat et de la prostituée : ils ont, dans le *Juif-Errant*, tracé la théorie pittoresque des danses obscènes. Oh ! les vertueux instituteurs de la jeunesse ! Oh ! les glorieux conducteurs d'une grande nation !

Il y a dix ou douze ans, nous eûmes le mémorable épisode de Grandvaux. Ici, la *Jeunesse dorée* avait de quarante à soixante ans ; elle appartenait à la haute sphère politique. Tableau fort édifiant ! A la place des grands seigneurs d'autrefois, contre lesquels la comédie de quatre-vingt quinze a tant crié, c'était des

bourgeois de mauvaise vie faisant leurs farces. Depuis, maints et maints scandales, étouffés d'ordinaire par la persuasive éloquence du budget de l'état, n'ont pas laissé toutefois que de pousser au dehors quelques demi-révélations ; et l'on a pu voir quels bons exemples moraux, en actions comme en paroles, la France reçoit de la nation officielle.

Voici un rapprochement assez significatif : Que des personnes, offrant, du reste, les meilleurs garanties de moralité, veuillent se rassembler, s'associer, pour agiter ensemble des questions religieuses ou politiques, voire même pour s'occuper de bonnes œuvres, cette réunion trouvera, chez les hommes du pouvoir, la plus ombrageuse circonspection. Il y aura même de grandes chances pour un veto absolu. A cet égard, les exemples ne nous manqueraient pas. Mais quant à certains lieux de plaisirs plus ou moins équivoques, dans lesquels la police n'est guère présente que pour constater son assentiment et sa tolérance, quant à tous les endroits qui corrompent à la fois le goût, les mœurs, les habitudes de la jeunesse, oh ! ne craignez pas que l'autorisation se fasse longtemps attendre pour des créations de cette nature. La preuve en est dans leur prodigieuse multiplication, depuis quelques années. Nos jeunes vieillards n'ont que l'embaras du choix.

Et par malheur, l'imitation gagne nos provinces. Il faut bien que la grande cité, dans sa suprématie toute puissante, impose ses vices à la France, en même tems que ses révolutions ; et la tache d'huile s'étendra de plus en plus, à mesure que les contrées éloignées deviendront elles-mêmes des faubourgs de Paris. La province, elle aussi, a sa *Jeunesse dorée*. On ne trouve guère de ville, fût-ce un modeste chef-lieu de sous-préfecture, qui ne possède ses lions, tristes copies de fort tristes originaux, prenant de toutes leurs forces le ton et les habitudes de gens mal élevés. Partout le jockey et le maquignon,—partout le double parfum de l'écurie et du tabac.

Au moins, s'il ne s'agissait que de ridicules ! Mais, trop souvent, le vice est de la partie. Vous avez lu peut-être naguère, dans les journaux, l'honnête histoire de ces jeunes gens appartenant à la classe riche ou aisée, qui ont entrepris d'installer, à frais communs, une *Tour de Nesle* (pour s'exprimer en style décent), que leur ville n'avait pas le bonheur de posséder encore. La police locale, ajoutait-on, ne gênait pas le moins du monde, ce projet, contrarié uniquement par des scrupules privés. Nous ignorons où l'affaire en est à cette heure ; mais s'il eut été question d'une *Œuvre de saint Louis*, on peut parier que cette vertueuse police se fût montrée moins accommodante. Elle eût trouvé, dans les lois de septembre, un bon article portant amende, voire même prison, au besoin.

L'exemple gagne jusqu'aux villages, jusqu'aux hameaux. Le ballot du colporteur y fait circuler à vil prix les plus honteuses productions, les plus cyniques enseignemens, et cela, bien entendu, sans que la police y voie rien ;—la police, lynx pour un écrit politique mal sonnante ; taupes pour les saletés qui vont gangrenant même les chaumières. La bourgade a maintenant ses petits don Juan sceptiques, dépravés, corrompus, tout comme la ville.

Voyez si la régence a mieux été servie par ses orgies, par ses cours pratiques de vice !

Quand la *Jeunesse dorée* a dépassé la trentaine, quand elle sent le besoin de réparer sa bourse, de *faire une fin*, de se créer une position qui lui permette de marchander une héritière, alors les *conservateurs* y recrutent, selon l'importance du personnage, des préfets, des sous-préfets, des attachés d'ambassade, des chargés de missions ordinaires ou extraordinaires. Ou bien encore, le vé-

téran de la *Jeunesse dorée* se jette dans la seconde phase de la carrière ouverte à la société française : l'agiotage, les tripotages d'affaires, la soif du gain, il résume toute chose dans la hausse et la baisse, et se transforme définitivement en loup-cervier. Parfois, enfin, le *viveur* émérite reste *viveur jusqu'à la décrépitude*. Epuisé, poussif, mort bien avant sa dernière heure, son enterrement n'est qu'une simple affaire de forme.

Dans tous les cas, vous jugez quelles promesses d'énergie, d'indépendance, de virilité morale et politique la France peut trouver dans cette noble école !

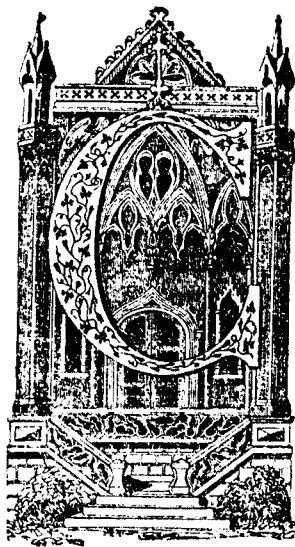
Heureusement, disons-le comme une consolation, comme un espoir, ce n'est pas là toute la jeunesse française. Il en est une croyante, laborieuse, prompte aux généreuses inspirations : celle-là saura, sans doute, résister aux corrupteurs, et c'est d'elle que peut naître un meilleur avenir.

TH. MURET.

(Quot.)

## LA RUSSIE SOUS NICOLAS 1<sup>ER</sup>,

PAR M. IVAN GOLOVINE.



ETTE fois, la Russie ne pourra pas se plaindre : elle n'aura pas à s'écrier qu'elle est jugée par ses ennemis, calomniée par des publicistes intéressés à la présenter sous le jour le plus faux et le plus sombre, condamnée par des étrangers qui ne l'ont vue qu'en courant, et qui ne la connaissent pas. Son historien et son accusateur, ou pour mieux dire, son juge, est un de ses enfans, un membre de sa vieille noblesse, un véritable Russe : M. Ivan Golovine. Je sais bien qu'elle ne se tiendra pas pour battue, qu'elle se hatera d'invoquer la situation qui a été faite à l'auteur dans son pays, et d'en tirer bon parti pour sa défense ; il est si commode de pouvoir se retrancher derrière ces mots dédaigneux, qui répondent à tout :

“ C'est un proscrit qui se venge ! ” Mais cette étrange persécution n'est déjà pas, ce nous semble, un si victorieux argument ; il serait difficile au gouvernement moscovite de s'en servir comme d'un moyen de justification. La disgrâce dans laquelle est tombé

si brusquement M. Ivan Golovine tendrait plutôt à donner à ses assertions, s'il en était besoin, une force nouvelle, et le récit qu'il en a fait, en toute sa simplicité, n'est pas une des parties les moins curieuses de son livre. Ce récit atteste l'ombrageuse tyrannie du pouvoir despotique des czars, et la pesanteur de la chaîne que traînent les nationaux sur le sol même de l'étranger ; il montre jusqu'où va cette peur de la publicité qui tourmente le cabinet de St-Petersbourg, et jusqu'à quel degré l'empereur exige que l'obéissance et l'orthodoxie politiques soient poussées par les sujets même les plus éclairés et les plus hauts placés.

Un jour donc, M. Ivan Golovine reçoit à l'improviste, et pour avoir fait annoncer la prochaine publication d'un ouvrage économique, l'ordre transmis au chargé d'affaires, M. Kiessellet, de rentrer en Russie. La dépêche du comte de Nesselrode concernait aussi le prince Pierre Dolgorouky, qui s'était permis de mettre au jour, sous le pseudonyme du comte Almagro, une notice, fort innocente du reste sur les principales familles de Russie, M. Dolgorouky se soumet et part, malgré la certitude d'un exil plus ou moins long dans les provinces de l'intérieur. M. Ivan Golovine se récrie ; il allègue l'état de sa santé, offre de produire des certificats de médecins qui lui interdisent tout déplacement, réclame un délai. Vains efforts ! L'injonction est formelle ; elle n'admet ni excuse, ni retard !

Toute l'ambassade est en émoi ; il arrive de Pétersbourg à Paris lettres sur lettres, du général Doubell, du comte Benckendorff, de M. de Nesselrode. M. Ivan Golovine se perd ; qu'il se hâte, il en sera quitte, comme le prince Dolgorouky, pour quelques mois d'exil à Viatka, sur les frontières de la Sibérie. Mais si l'imprudent persiste dans sa désobéissance aux ordres du souverain, malheur à lui ! Son nom sera mis au ban de l'empire ; ses biens seront séquestrés, confisqués peut-être ; il encourra, comme pour un *crime important* (style officiel), toute la rigueur des lois. Quelle douce et plaisante alternative pour le pauvre écrivain ! L'internement, s'il rentre, la confiscation de ses biens et sa mise au rang des criminels d'état, s'il ne rentre pas. Comme on le pense bien, M. Ivan Golovine a mieux aimé braver de loin la colère du czar, que d'avoir à la subir de près.

La perspective d'un séjour de quelque durée à Viatka n'avait rien de flatteur ; le prince Dolgorouky n'y était resté que peu de temps ; l'empereur, désarmé par l'entière soumission du prétendu comte Almagro, lui avait facilement pardonné ; mais peut-on se fier sans réserve aux miséricordieuses fantaisies d'un monarque absolu ? Il paraît, d'ailleurs, qu'à la cour de Russie, personne n'est à l'abri des injures du maître ; Nicolas Ier a la parole libre, et son mécontentement s'exhale parfois en invectives grossières ; si M. Golovine eût obéi, peut-être l'empereur aurait-il voulu le voir et lui reprocher de vive voix le crime de ses hésitations ou de son appel à la publicité française ; un mot outrageant est bientôt dit ; les princes d'Orient gâtés par les adulations de leurs courtisans, ont si peu de retenue et de patience ! D'autre part, un homme de cœur ne se laisse pas volontiers insulter ; il répond coûte que coûte ; alors le czar entre en fureur, et donne l'ordre à l'escorte de l'exilé de dépasser Viatka, de ne s'arrêter qu'aux portes de Tobolsk, pleine Sibérie. C'en est donc fait du malheureux économiste ; il est mort à son pays et à l'Europe, enterré vivant et à tout jamais dans les steppes sans fin de cette contrée glaciale, privé même de la misérable satisfaction de conserver son nom.

M. Ivan Golovine n'est point parti, et, comme on s'y attendait bien, la foudre des colères impériales n'a pas tardé à l'atteindre ; le sénat l'a condamné par coutume à la peine de l'exil en

Sibérie et à la privation des droits civiques ; ses biens ont été confisqués.

L'empereur a même cherché à le frapper dans sa valeur intellectuelle, et, sur le vu d'une de ses lettres, qu'il lui a fait l'honneur de lire en petit comité, à la cour, il l'a déclaré de sa bouche infailible un mauvais écrivain. L'auteur de *la Russie sous Nicolas Ier* est donc un proscrit dans l'acception la plus étendue du mot, proscrit dans sa personne, dans son patrimoine, dans son esprit ; mais est-ce la une raison suffisante pour se méfier des jugemens qu'il porte sur les mœurs, les habitudes, la politique, l'administration de son pays natal ? Rien ne nous autorise à le croire ; loin de là, le calme et la modération que l'on remarque dans son livre nous sont un sûr garant de son impartialité.

Si grands que puissent être ses ressentimens contre les injustes rigueurs dont il a été l'objet, M. Ivan Golovine n'a pas pour cela laissé son cœur se démoraliser ; il n'a pas voulu prendre rang parmi les détracteurs de la Russie ; il ne peut oublier qu'il appartient à la grande famille slave, et, bien que ses rêves d'avenir ne le transportent plus sur les bords de la Newa, ses vieilles affections et ses souvenirs d'autrefois n'en ont pas moins gardé tout leur empire sur son âme. Mais il aime sa patrie en homme éclairé, et qui ne se dissimule aucun de ses défauts ; il la châtie rudement, parce qu'il faut parler aux vices et aux abus invétérés un langage sévère ; hautement, parce que la publicité est la meilleure leçon des peuples arriérés et des monarchies absolues. Si la Russie n'a pas à se louer de l'épreuve que lui fait subir, au vis-à-vis de l'opinion, l'ouvrage du banni, ce n'est pas la sincérité de l'auteur qu'il lui faut contester ; elle ne doit s'en prendre qu'à la déplorable éloquence des faits.

C'est un triste spectacle, en effet, que celui que présente l'empire moscovite dans le livre de M. Golovine, et l'on conçoit à merveille que son gouvernement cherche à s'entourer d'un impénétrable mystère, qu'il affiche une sainte horreur de la publicité. Jamais nation moderne ne s'offrit à nos yeux chargée d'une pareille somme de misères. L'ignorance et le despotisme étouffent cette société à peine née d'hier, et déjà pourtant arrivée à une sorte de décrépitude ; la corruption et l'immoralité y coulent à pleins bords ; la prévarication et le vol s'y étalent en toute impudeur. De dignité humaine, d'indépendance d'esprit, de noblesse de cœur, point, si ce n'est dans quelques âmes d'élite ; rien ne marche que par le fouet et le bâton.

On bat, ou l'on est battu, dit M. Ivan Golovine ; on est martelé ou l'on est enclume, ou même l'un et l'autre à la fois ; heureux ceux qui ont à choisir ! L'empereur gronde ses affidés ; ceux-ci prennent leur revanche sur leurs subordonnés, qui, ne trouvant plus les paroles assez énergiques lèvent la main sur ceux qui, à leur tour, trouvant la main trop légère, s'arment du bâton, remplacé plus loin par le fouet. Le paysan est battu par tout le monde : par son maître, quand celui-ci daigne s'abaisser jusque-là ; par le bailli et le *starosta*, par les autorités publiques le *stano-voï* ou *vispravnik*, puis par le premier venu, par le passant qui n'est pas un paysan. De son côté, le malheureux n'a pour se dédommager que sa femme ou son cheval. Aussi, la plupart des femmes sont-elles battues en Russie, et c'est pitié de voir comment on y traite les chevaux. A Pétersbourg, c'est un bruit continu de fouets, et tous les coups portent sur les pauvres animaux. Et plus loin : " Le maître de police bat le commissaire du quartier ; celui-ci l'officier de police bat le commissaire du quartier, qui passe sa mauvaise humeur sur le premier individu à qui il a à reprocher la moindre chose.... Le Russe suce la manie de



battre avec le lait de sa nourrice, et cette manie ne le quitte qu'à la tombe. Le premier coup de poing que je reçus à l'étranger pour un coup de cravache, disait le prince K..., telle fut ma première leçon de liberté."

Ainsi, l'on s'injurie à la cour, on s'arme du bâton dans la rue on lève le pied ou la main et l'on fait siffler le fouet chez soi, mais on vole partout. Tromper le prochain est un péché fort véniel ; de s'approprier par adresse ou par ruse le bien d'autrui, personne, ne se fait scrupule. Le filou russe est de force à rivaliser avec les premiers filous du monde : le mot n'est pas de nous, il appartient à M. Ivan Golovine.

"La filouterie ajoute-t-il, est poussée à un si haut degré en Russie, qu'on dirait vraiment qu'elle est dans l'air et dans le sang. Le commerce et la fabrication russe sont certainement les moins honnêtes du monde. La Chine et l'Angleterre ont à s'en plaindre au même degré. Les Chinois, assez confiants pour recevoir sans les visiter les rouleaux de drap russe, trouvent au fond des morceaux de bois ; les Anglais achètent de la graisse pour du suif. En vain leur gouvernement a protesté contre cet abus un nombre infini de fois ; en vain l'empereur lui-même a lancé des décrets pour les réprimer.

"Un Français, chargé de réprimer cette fraude, a failli être tué par les fabricans, et les employés n'ont pas été à l'épreuve des séductions auxquelles il avait résisté, car ses dénonciations sont restées sans résultat. Le petit négoce ne vit que de rapines ; vous achetez un objet dans la boutique, et vous en emportez un autre chez vous. Il faut être toujours sur ses gardes. Les domestiques sont aussi voleurs que les cochers et les cuisiniers."

L'auteur de : *la Russie sous Nicolas Ier*, qui a vu les voleurs de son pays à l'œuvre, rapporte des traits curieux. Tantôt c'est un officier qui, prévenu qu'on vole sur les bateaux à vapeur en partant pour l'étranger, garde soigneusement ses poches avec ses mains, tout en causant avec un voyageur qu'il a accompagné jusques sur le pont du navire. La cloche du départ sonne ; il abandonne ses poches pour embrasser son ami, puis il y reporte aussitôt la main, et n'y trouve rien. Tantôt c'est un autre gentilhomme qui dépose son lorgnon sur le buffet d'un foyer, et le surveille d'un regard attentif ; mais il a l'imprudence de prendre un verre et de lever les yeux pour boire ; le filou aux aguets saisit le moment favorable, et le lorgnon a disparu.

Plus loin, c'est M. Golovine lui-même qui, voulant se rendre de Tvor à Moscou, loue un cocher à prix débattu et part. Réveillé en sursaut, au milieu de la nuit, par son compagnon, qui réclamait le paiement d'une partie de la somme convenue, il lui remet par mégarde 8 roubles de plus qu'il ne lui était dû, et ne s'en aperçoit que lorsqu'il n'était plus temps d'y aviser. Quinze jours plus tard, se retrouvant sur la même route, il aperçoit son homme, qui le reconnut, et vint à lui le chapeau à la main. Était-ce dans le but de lui rendre ce qu'il avait reçu de trop ? M. Golovine le croyait, et s'applaudissait déjà d'avoir, une fois en sa vie, rencontré par voies et chemins un honnête homme, oiseau rare en Russie, semblable au cygne noir dont parle le poète latin ; mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il l'entendit affirmer que son excellence s'était trompée de 8 roubles en moins, et que cette erreur de compte provenait sans doute du sommeil de son excellence. L'excellence improvisée admira l'audace du cocher, et lui fit compliment sur son esprit ; le fripon, sensiblement flatté, daigna reconnaître ses torts. A quoi bon nier ? L'honneur du métier était sain et sauf ; une défaite semblable équivalait à une victoire : on pouvait d'ailleurs prendre sa revanche une autre fois.

T.

Assurément, il n'est pas de pays au monde, où il ne se commette journellement de pareils actes d'improbité ; mais ce qui, de l'aveu de son peintre de mœurs, caractérise la Russie, c'est l'extrême facilité que montrent les populations à s'engager sur cette pente mauvaise ; la fourberie est de droit commun ; la manie du vol est dans l'air et dans le sang, c'est tout dire. Comment s'étonner dès lors que la prévarication soit à l'ordre du jour dans les fonctions publiques, et que M. Ivan Golovine soit autorisé à s'écrier amèrement : "Les dilapidations des employés surpassent, en Russie, tout ce qu'on peut s'imaginer. Tous les fonctionnaires petits ou grands, volent ouvertement et impunément, depuis les munitions jusqu'aux vivres des soldats et aux médicamens des hôpitaux. On vole, en quelque sorte, jusqu'à des hommes, en cachant le nombre de ceux qui succombent dans chaque affaire, à la fin de la campagne. On continue ainsi à recevoir les vivres et l'équipement pour ceux qui, disparus des rangs, ne disparaissent des listes qu'au terme de la guerre.

Au Caucase, où les hostilités ne discontinuaient pas, cet abus avait atteint des proportions inouïes ; les rangs, étaient vides ; les listes étaient pleines, et les poches aussi. Le capitaine vit de son escadron de sa compagnie ; le colonel de son régiment ; le général de sa brigade, et ainsi de suite. En cédant le commandement de son corps d'armée, on s'entend avec son successeur, et tout est dit. Les officiers de police, qui reçoivent un millier de francs d'appointemens, ont des pelisses et des chevaux de plusieurs milliers de roubles. Les chefs de police ont des maisons, et les gouverneurs des hôtels. On fait sa fortune au service plutôt qu'ailleurs, et dans certains emplois plus vite que dans d'autres. Une main lave l'autre ; les employés, petits et grands, se partagent les bénéfices ; et malheur à celui qui voudrait faire de la probité ! La pauvre brebis innocente serait dévorée par ces loups rapaces. Avec de l'argent, on gagne en justice les plus mauvaises causes, et l'on se rachète de tous les crimes. Veut-on faire un procès ? on ne se demande pas si l'on a plus de droits que son adversaire ; on examine seulement si l'on est plus riche que lui ; sûr alors d'avoir les juges de son côté, on agit. L'empereur lui-même se déclare impuissant contre ce fléau, et c'est à peine si l'on ne lui vole pas ses propres effets.

Certes le tableau est complet, et il n'y manque rien, pas même des faits particuliers et des noms propres. M. Ivan Golovine n'hésite pas à citer M. Gejelinski, qui trafiquait de la signature du czar ; qui, chef de la chancellerie du comité des ministres, effaçait ou modifiait à prix d'or les décisions impériales écrites au crayon. Il raconte le trait de ce jeune fiancé qui, le jour de ses noces, avait loué pour sa future une parure en diamans. Les bijoux ayant été soustraits, il courut aussitôt chez le commissaire de police, et fit sa déclaration. Alors, sans s'émouvoir, le fonctionnaire public ouvrit un bureau et lui montra les objets volés ; le plaignant tout joyeux étend la main pour les reprendre ; l'agent referme le tiroir et demande 6,000 roubles. Où trouver une aussi forte somme ? Le volé est un pauvre employé sans fortune n'ayant pour tout moyen d'existence que ses appointemens. Désespérant de fléchir le commissaire, il s'en va trouver le général Kakoschkin et lui expose le fait.

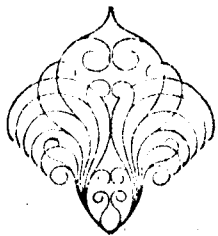
Le grand-maître de la police jette sur le malencontreux solliciteur un regard de travers, se borne à répondre dédaigneusement : "Je n'ai pas de tels employés," et le congédie avec un salut majestueux. Ailleurs, c'est un individu qui saisit un voleur en flagrant délit et le conduit à la police : "Ah ! s'écrie le commissaire, c'est une ancienne connaissance !" Et il s'empresse de



rendre le coupable à la liberté. Ailleurs encore c'est le prince M....., dont la pelisse a disparue ; des recherches sont faites ; tous les sergens de ville semblent se mettre en mouvement. Quelques jours après, l'un d'eux se rend chez le prince et le prévient que toutes les démarches de l'administration sont restées vaines. Le gentilhomme reconduit l'obligeant *kwartalnoi* jusqu'à son antichambre et demeure ébahi en le voyant revêtir audacieusement cette introuvable pelisse, et se retirer en homme satisfait de lui-même, sans paraître remarquer la stupeur du maître de la maison et sans lâter le pas.

Chez toutes les nations véritablement civilisées, le simple soupçon du vol entraîne le déshonneur. En Russie, le roi lui-même ne nuit à la considération de personne. Les concussionnaires et les voleurs marchent la tête haute ; la distinction de l'accueil se mesure toujours sur la richesse de l'individu et sur le degré de faveur qu'on lui suppose ; jamais sur la valeur de sa moralité. Mais que peut-on attendre d'un pays où toute dignité personnelle est étouffée sous les exigences de l'obéissance servile, où tout est organisé selon le mot brutal du comte Beckendorf : " Il ne faut pas donner des idées au peuple ; ce sont les bêtes qui servent à traîner le char ; " d'un pays où la moitié de la population passe sa vie à espionner l'autre ; où tout est permis, même l'adultère public, à l'empereur, souverain seigneur et maître, seul représentant de Dieu sur la terre ; où toute la science du gouvernement intérieur se réduit au perfectionnement de l'uniforme civil et militaire, à la défense de porter la barbe longue, lorsqu'on n'appartient pas au corps des marchands ; et les moustaches, lorsqu'on ne fait point partie de l'armée ; à la multiplication sans bornes des décorations, médailles, boucles d'honneur, qui sont devenues en quelque sorte un objet de commerce administratif et contribuant à remplir les coffres du trésor ? Pour transformer la Russie, il faudrait une révolution sociale : mais les temps ne sont pas mûrs ; il s'écoulera peut-être encore bien des générations avant que l'imperceptible noyau des oppositions intelligentes se grossisse assez pour enfanter un bouleversement salutaire. Jusque-là, et c'est M. Ivan-Golovine qui le déclare, il n'y aura de possible en Russie que des révolutions de palais."

(Gazette des Tribunaux.)



## SOBIESKI, KOSCIUSZKO, PONIATOWSKI.

(2<sup>E</sup> ARTICLE.)



L'AVANT-GARDE des polonais ayant une marche sur les impériaux, descendait un jour des hauteurs boisées que baigne le Danube, lorsqu'ils aperçurent tout à coup les turcs : les polonais, trop peu nombreux, sont culbutés. En vain Sobieski dans trois charges vigoureuses et par des prodiges d'audace, force les infidèles à reculer, il est lui-même repoussé, et ce héros toujours vainqueur, pour la première fois se voit contraint de fuir. Son cheval l'emportait au travers du champ de bataille couvert de cavaliers blessés et de chevaux tués qui encombraient le passage. Cette course impétueuse épuisait les forces de Sobieski, qui n'était plus jeune, ses mains fatiguées laissaient tomber les rênes. Enfin, les impériaux parurent, l'ennemi s'arrêta.

A la nouvelle de sa victoire, Kara-Mustapha s'avança avec toute son armée qu'il déploya dans la plaine de Parkan. Sobieski courut à sa rencontre.

Les turcs s'étendaient du fort de Parkan aux montagnes qui couronnent la plaine. Kara-Mustapha n'avait rangé son armée que sur une seule ligne, mais elle était profonde, et de plus il avait laissé derrière des collines une formidable réserve, prête à se jeter partout où sa présence serait nécessaire.

L'armée chrétienne était composée de 40,000 hommes ; elle était rangée sur trois lignes. Jean s'était réservé la droite, le duc de Lorraine commandait le centre, et la gauche était confiée à Jablonowski. Tous les efforts des infidèles furent impuissans, et au moment où Kara-Mustapha dégarnissait son centre, pour secourir sa droite engagée, le duc de Lorraine se porta en avant avec son infanterie et rompit la ligne. Pendant que ces manœuvres heureuses avaient lieu, Sobieski, à la faveur de quelques plis de terrain déroba sa marche aux batteries du fort Parkan, vers lequel il s'avancait ; son aspect saisit de frayeur les escadrons à demi-rompus des turcs. Au même moment, le duc de Lorraine fit pointer ses canons contre le pont où se précipitaient les infidèles, et toute l'armée chrétienne, formant un vaste cercle pareil à une ceinture de fer, s'avança contre l'armée ennemie, acheva de la rompre et de la mettre en fuite. Sobieski ordonna aussitôt un assaut contre le fort, qui bientôt tomba en son pouvoir. Les polonais, ivres de sang et de vengeance, massacrèrent ces malheureux malgré leurs prières. Alors, la fureur met aux mains des vaincus les armes qu'ils avaient abandonnées : ils font volte-face, les polonais sont mis en déroute, et déjà la victoire allait se changer en défaite honteuse lorsqu'elle est ramenée sous les drapeaux de la Pologne par le courage et le sang-froid d'un jeune français.

Toute l'armée, sur la rive du Danube qu'elle venait de conquérir, célébra la grandeur du Dieu des armées et lui rendit grâces.

“ Jamais, dit M. de Salvandy, depuis les temps modernes, la Pologne n'avait été placée si haut dans l'opinion des hommes. Ce n'était plus cette république dédaignée naguère et vouée par ses voisins au partage. Une auréole éclatante cachait pour longtemps aux regards de l'étranger les blessures incurables du dedans. On crut qu'il y avait là un puissant empire, parce qu'on avait vu un roi, une armée, des victoires.” C'était le résultat immense des travaux de Jean Sobieski.

Ce roi, au faite de la gloire et des prospérités humaines, avait le cœur dévoré d'ennuis ; les restes de cette grande vie furent affligés d'horribles chagrins. Fuyant les joies et l'agitation du trône, il cultivait les jardins et les fleurs.

On peut lui appliquer ces vers que Mlle Scudéri fit pour le grand Condé :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier  
Cultiva d'une main qui gagnait des batailles,  
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,  
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

Il errait de château en château ; on le surprit souvent les yeux fixés sur des scènes sauvages de la nature ; il aimait à contempler les torrens roulant sur les flancs des montagnes, et arrivés dans la plaine, se changeant en ruisseaux aux mille détours. Nous l'avons vu dans sa jeunesse cultivant les lettres et les arts ; sous son règne elles prirent un plus grand essor ; on vit paraître des astronomes et des médecins habiles. Mais c'est l'histoire surtout et la poésie qui firent le plus de progrès. Tous les poètes rivalisaient de zèle pour égaler leur vieux roi, dont la main, fatiguée de soutenir la lance et l'épée, écrivait quelques vers dont on admire encore l'élégante simplicité.

Enfin cet homme, qui avait toujours prodigué sa vie et sa fortune pour la Pologne, disparut de ce pays. Son génie et son courage l'avaient élevé à la gloire, sa mort replongea la Pologne dans un abîme de maux.

“ Le soleil venait de disparaître sous l'horizon ; et une tempête qui s'éleva, si extraordinaire et si effroyable, au dire d'un témoin oculaire, qu'il n'y avait point de termes pour rendre ces rapides révolutions du ciel, sembla présager aux polonais l'avenir prêt à se lever sur leur malheureuse patrie.”

Après Sobieski, quel héros plus digne de nos hommages que Kosciuszko ; on ne peut lire sans attendrissement le récit de ses actions nobles et généreuses. Que la Pologne doit être fière d'avoir donné le jour à de tels hommes !

#### KOSCIUSZKO.

Thadée Kosciuszko naquit le 12 février 1746, en Lithuanie, dans le palatinat de Nowogrodek. Ses premières études furent encouragées par la protection du palatin Sosnowki, et il entra à l'école militaire de Varsovie. Il en sortit pour passer quelques années en Allemagne, en Italie et en France et achever l'éducation qu'il avait commencée sous les plus heureux auspices, puis il revint dans sa patrie, au moment où la Pologne venait d'être partagée. Là, il obtint une compagnie, mais sa carrière militaire ne devait commencer qu'aux Etats-Unis d'Amérique, où l'avait entraîné le désir de s'unir à un peuple qui combattait pour sa liberté et son indépendance. On a prétendu que le motif de cet

exil volontaire loin de sa patrie, avait été une passion malheureuse pour la fille d'un renégat, dont on lui avait refusé la main. Cette supposition peut être probable, mais toute fois l'amour de la liberté et de la gloire trouvait plus d'écho dans son cœur.

Plein de douleur pour les maux qui affligeaient alors sa patrie, mais riches d'espoir et de jeunesse, Kosciuszko arriva près de Washington sans aucune autre recommandation que celle de ses talents et de son mérite. “ Je viens servir, dit-il, la cause de l'indépendance américaine ; essayez-moi, voyez ce que je puis faire.” Et l'on eut bientôt fait l'épreuve de sa bravoure et de son caractère.

En 1776, Kosciuszko, qui n'avait d'abord servi que comme simple volontaire dans l'armée américaine, fut nommé ingénieur avec le rang de colonel au service des Etats-Unis. Ensuite, il fut employé comme aide-de-camp du général Gates, et comme colonel ingénieur dans l'armée du Sud, commandée par le même, puis par le général Grant.

En 1783, il fut nommé brigadier général, à la demande du général en chef Washington. Là, sa conduite désintéressée, ses talents, son courage, lui concilièrent l'estime de l'armée et l'amitié du jeune général Lafayette. Il ne revint en France qu'en 1783, quand l'Angleterre eut reconnu la déclaration de l'indépendance américaine.

De retour dans sa patrie, Kosciuszko, dont l'âme fière et libre s'était exaltée au spectacle magnifique de ce peuple se levant pour conquérir son indépendance, ne put souffrir le despotisme et la tyrannie dont on accablait sa patrie. Que ne devait-on pas attendre d'un jeune homme qui avait combattu avec tant de courage pour la cause des autres, sous les ordres des libérateurs de l'Amérique, quand il s'agirait de verser son sang pour la cause de la liberté de la Pologne ? L'occasion ne se fit pas longtemps attendre. Nommé général de division sous les ordres du jeune Poniatowski, par sa fermeté et sa bravoure, il attira sur lui les yeux de toute l'armée ; ce fut le commencement de l'enthousiasme populaire pour Kosciuszko ! Ecrasés par le nombre, les polonais conservaient encore l'espoir de vaincre, quand Stanislas se soumit aux conditions honteuses imposées par les Russes. Kosciuszko s'exila de sa patrie. Ce fut alors que l'assemblée nationale de France lui déféra le titre de citoyen français, honneur insigne accordé aussi aux fondateurs de la liberté américaine, Washington, Hamilton, etc. La nature fière et énergique des polonais ne pouvait longtemps supporter les fers ; une insurrection éclate, quel homme était plus digne que Kosciuszko de la conduire ? Il pénétra à Cracovie, dont les habitans venaient de chasser la garnison.

Une déclaration est publiée, et Kosciuszko mis à la tête des insurgés. Chose remarquable ! la confiance en lui était si grande, qu'on ne donna d'autres limites à son pouvoir, et d'autres garanties à la liberté publique, que sa vertu et sa modération. Ses proclamations sont toutes empreintes d'un caractère fier et énergique. On sent qu'elles viennent d'un homme tout entier à une idée, au salut de la Pologne. “ Méprisons la mort, s'écria-t-il, animé par l'espoir d'améliorer notre sort et celui de notre postérité ; ne nous laissons pas intimider par les menaces de nos ennemis conjurés. Le premier pas pour secouer le joug de l'esclavage, c'est d'oser être libre ; le premier pas vers la victoire, c'est de connaître ses forces.

Kosciuszko, à la tête d'une armée mal équipée, mal exercée, s'avance contre les armées imposantes des russes, dans les champs de Raslawice, le 4 avril 1794. On se bat depuis trois heures jusqu'à huit heures du soir. Les ennemis sont vaincus et mis en

fuite ; des paysans armés de faux s'emparèrent de pièces de canon. Quel rapprochement à faire avec ce qui devait se passer plus tard dans la Vendée ! Le sentiment de la liberté et l'amour de la patrie font battre tous les cœurs, et sont partout les mêmes !

Après de nombreux succès, Kosciuszko vaincu se retrancha dans les murs de Varsovie. Que pouvait-il faire contre les armées russes et prussiennes combinées ? Poursuivi dans son dernier asile, il vendra chèrement sa vie ; un moment on crut au succès de l'indépendance de la Pologne, on contemplait en Europe, dans le silence de l'admiration, cette poignée d'hommes libres luttant contre deux nations, résolus à mourir pour la liberté. Mais les espérances se changèrent en larmes et en tristesse : la faiblesse succomba sous la force, les lauriers de la victoire devinrent des cyprès.

Tout le monde s'étonnera toujours de la persévérance et de l'habileté de Kosciuszko, lui seul n'a pas désespéré de la Pologne, il combat toujours ; une seconde fois il tombe écrasé par le nombre. Cet homme illustre portait toujours dans les combats un habit de paysan polonais. Mais cette mesure prise pour relever une classe d'hommes longtemps opprimés et pour exciter l'enthousiasme national, faillit lui faire perdre la vie ; un cosaque qui ne le connaissait pas, le renverse de cheval d'un coup de lance ; Kosciuszko se relève, mais un officier lui porte un coup de sabre à la tête, et l'étend par terre sans connaissance. Il fallut qu'un général russe sauvât de la rage de ses ennemis ce héros, qui n'avait pu sauver la liberté de son pays, ni mourir pour elle.

Forcé de retourner en exil, Kosciuszko refusa toutes les offres et les présens de l'empereur Paul. Toutes ses actions lui défendaient de servir une autre cause que celle de la liberté de la Pologne.

La vie de Kosciuszko s'écoula paisiblement pendant quinze années. Lui seul, dans toute la Pologne, avait douté des bonnes intentions de Napoléon ; il ne s'était pas trompé. Terminons le récit de la noble vie de Kosciuszko par ce dernier trait.

En 1814, il vivait retiré dans l'habitation de son ami M. Zeltner, auprès de Fontainebleau.

C'était le moment où l'Europe entière était venue demander à la France compte des victoires et du génie de Napoléon. Un corps de troupes polonaises qui combattait pour les armées coalisées se livrait au désordre et au pillage dans un petit village non loin de l'endroit où habitait Kosciuszko.

Le héros l'apprend ; il se lève ; il s'en va droit à ces soldats indisciplinés. Un habit rustique cache encore plus son rang à tous les yeux. " Polonais ! s'écrie-t-il, est-ce moi qui vous ai donné cet exemple ? Avez-vous appris sous mes ordres à dévaster les campagnes, à maltraiter les citoyens paisibles, à égorger les femmes et les enfans ? Une pareille conduite convient à de vils esclaves, qui se dédommagent à la guerre de leur servitude pendant la paix : est-elle digne d'hommes qui furent libres ? "

A ces paroles, prononcées avec un mélange de fierté et d'attendrissement, on s'étonne, les soldats s'arrêtent, ils ne peuvent comprendre quel est cet homme dont tous les traits respirent la noblesse et la fierté sous ce costume rustique ; enfin ils s'écrient : Qui êtes-vous, vous n'êtes pas ce que vous paraissez être, vous parlez notre langue, qui êtes-vous ? quel est votre nom ? L'inconnu veut garder le silence, mais bientôt des larmes roulent dans ses yeux, et ces paroles s'échappent de ses lèvres : " Je suis Thaddée Kosciuszko. " Aussitôt ces soldats tombent à ses pieds, ils mêlent des larmes à celles du héros qui mena leur nation tant

de fois à la victoire contre leurs oppresseurs, ils jurent tous de respecter les campagnes et leurs habitans.

Voici les derniers momens de Thaddée Kosciuszko ; nous les empruntons à M. Julien de Paris :

" J'ai passé moi-même auprès de lui, écrit-il, et dans sa société intime, deux jours, qui furent au nombre des plus tranquilles et des plus heureux de ma vie, j'ai recueilli tour à tour les inspirations de ce noble vieillard, et les impressions profondes et touchantes produites par sa présence sur de jeunes âmes qu'animait délicieusement la vue d'un de ces hommes trop rares, dans nos temps modernes, qui leur rappelaient les grands personnages de l'antiquité. Qu'il me soit permis de citer une époque où j'ai, pour la première fois, joui de l'entretien de Kosciuszko. J'étais allé le voir à Soleure ; il m'avait invité à faire avec lui et son ami Zeltner une promenade dans un ermitage peu éloigné de la ville.

Une belle soirée d'automne embellissait pour nous le site pittoresque et solitaire que nous étions venus visiter.

Ce romantique paysage et la présence de l'illustre exilé me rappelèrent les vers suivans d'un de nos poètes (M. Arnault) que les vicissitudes de sa vie errante et ses propres malheurs, occasionnés par les malheurs de sa patrie, ont placé dans une situation analogue à celle où se trouvait Kosciuszko.

De ta tige détachée  
Pauvre feuille desséchée,  
Où vas-tu ? Je n'en sais rien,  
L'orage a brisé le chêne  
Qui seul était mon soutien ;  
De son inconstante haleine,  
Le zéphir ou l'aquilon,  
Depuis ce jour, me promène  
De la forêt à la plaine,  
De la montagne au vallon ;  
Je vais où le vent me mène,  
Sans me plaindre et m'effrayer,  
Je vais où va toute chose,  
Où va la feuille de rose  
Et la feuille de laurier.

Le bon vieillard ne put retenir quelques larmes en écoutant ces vers, dont il se fit l'application sur-le-champ ; il s'arrêta pour en prendre une copie au crayon, ne voulant point différer jusqu'à son retour à Soleure pour les transcrire ; il les répétait lui-même avec un accent si touchant, que ceux qui l'entouraient furent vivement émus. La fin surtout semblait lui offrir un pressentiment de sa mort prochaine, sur une terre étrangère, loin de la terre natale à laquelle se rapportaient tous ses sentimens et ses pensées.

Peu de temps après, il est allé se perdre où va toute chose sur la terre, où vont les roses et les lauriers. Il n'existe plus que dans le cœur de ses amis et dans les pages de l'histoire, ou plutôt son âme pure et vertueuse, dégagée des liens terrestres, est désormais rendue à sa première patrie, et repose dans le sein de la Divinité.

C'est le 15 octobre 1817, à dix heures du soir, qu'il a rendu le dernier soupir, à Soleure, dans les bras de son ami Zeltner, et au milieu de sa famille empressée à lui prodiguer les plus tendres soins. Une fièvre nerveuse, à laquelle son âge, ses anciennes blessures, et les fatigues qu'il avait souffertes donnaient un caractère plus grave, a déterminé sa mort, qu'on a mal à propos, dans les feuilles publiques, attribuée à une chute de cheval.

Qui ne connaît Kosciuszko ? a dit l'historien de Sobieski. Brave et tendre comme Jean Sobieski, un amour malheureux l'avait

conduit dans les solitudes américaines, et il y rencontra les drapeaux de Washington. Une autre passion malheureuse, la patrie, le ramena après avoir vu grandir tout-à-coup immortelle la jeune liberté du Nouveau-Monde ; il vit tomber, au milieu de toutes les républiques soudaines dont se hérissait l'Europe, la plus vieille république de l'univers. Laissé sur le champ de bataille de Macéjowice, on recueillit de sa bouche ce mot, ce soupir : "*Finis Poloniae.*" En effet, la dernière vivante des tribus guerrières, de qui est issu le monde moderne, la Pologne n'était plus ; mais il ne mourut pas avec elle. Le tékéli de la constitution polonaise devait survivre à sa patrie et la France accueillit son exil.

Stanislas Auguste abdiqua sa funeste royauté, il alla vivre à Saint-Petersbourg en captif, et le traité de partage fut conclu.

C'est au moment où la révolution française triomphait de toutes les coalitions des rois, que les rois frappèrent à mort un grand peuple au milieu de la sage réforme qu'il tentait d'accomplir. Les successeurs de ces margraves de Brandebourg qui prêtaient serment de fidélité à la république dans les diètes, de ces czars que Zolkiewski détrônait au Kremlin, de ce Léopold que Jean III sauvait à Vienne et à Parkan ; ces princes décidèrent que la Pologne serait rayée du rang des nations.

La guerre alors ébranlait le monde. Les enfans désespérés de cette Pologne mise au néant cherchèrent les champs de bataille. La France tenait levé un drapeau qu'on appelait le drapeau de la liberté ; ils y coururent.

Semblables à ces guerriers scandinaves qui, ne vivant plus, combattent encore, et dont les ombres valeureuses cherchent jusque dans les nuages les périls de la gloire, les polonais n'avaient plus le droit de porter ce nom, qu'ils illustraient encore par d'héroïques exploits. Pour nous tous qui les avons vus dans nos rangs, témoins de leur vaillance dans la victoire, de leur fidélité dans les revers, cette fraternité d'armes vivra éternellement dans nos cœurs.

Un jour, la Pologne pensa renaître ; un homme eut dans la main son avenir. Car il avait en quelque sorte la puissance du destin, la puissance du temps. Il pouvait donner à la société polonaise, avec des lois nouvelles, une nouvelle vie. Il pouvait le tenter du moins. Il aima mieux briser des trônes que de refaire un peuple. Il courut au Kremlin, y trouva la borne fatale marquée à sa grandeur ; et quand plus tard le monde l'enferma vivant dans le sépulcre de Sainte-Hélène, il emporta sur ce rocher lointain, sur ce trône, parmi les débris de sa gloire, le sabre de Jean Sobieski. Était-ce comme souvenir de ses triomphes, ou comme monument de ses fautes ?

Cependant, il avait été donné au petit-fils de Pierre-le-Grand de visiter notre France à la tête de l'Europe armée. L'empereur Alexandre rapporta dans son empire, pour toute trophée, les cendres de Kosciuszko. La Pologne, dans le même temps, retrouva son nom, et il lui fut permis de dresser un tombeau au dernier de ses grands citoyens. Elle put croire que Dieu avait pris pitié de ses malheurs." (1)

Après Kosciuszko, je dois encore parler d'une illustration polonaise, de Poniatowski, le dernier de ces héros, qui a vu le rétablissement de la Pologne dépendant de la volonté de l'empereur, et qui n'a pas voulu survivre à la fin de l'empire et à la perte de ses espérances.

Le prince Joseph Poniatowski était né à Varsovie le 7 mai 1763. Il était le neveu du dernier roi de Pologne. Nommé commandant en chef en Pologne pendant la guerre de 1792, il remporta des avantages à Filiencia et à Dublinska ; mais il ne put supporter une politique honteuse qui prévalait et quitta la Pologne. En 1794, il revint dans sa patrie et il combattit sous les ordres de Kosciuszko. Il vint en France après l'issue terrible de cette dernière lutte et ne reparut en Pologne qu'avec les français, en 1806. En 1809, attaqué dans le duché de Varsovie par 60,000 autrichiens, il défendit le territoire polonais avec 8,000 hommes et se couvrit de gloire à la bataille de Razin.

En 1812 et 1813, il était avec l'armée française.

M. de Ségur dans son Histoire de Napoléon et de la grande armée, parle ainsi de l'arrivée de Napoléon en Pologne et des conseils de Poniatowski :

"Poniatowski, à qui cette expédition semblait promettre un trône, se joignait généreusement aux ministres de l'empereur, pour lui en montrer le danger.

Dans ce prince polonais, l'amour de la patrie était une grande et noble passion ; sa vie et sa mort l'ont prouvé, mais elle ne l'aveuglait pas. Il peignit la Lithuanie déserte, peu praticable, sa noblesse déjà presque à demi-russe, le caractère des habitans froid et peu empressé, mais l'empereur impatient l'interrompit, il voulait des renseignemens pour entreprendre et non pour s'abstenir.

Deux manifestes parurent : l'un de Napoléon, l'autre d'Alexandre ; aucun ne parla de l'affranchissement de la Pologne.

Nous marchions vers l'Orient, dit M. de Ségur, notre gauche, au Nord, notre droite au midi ; à notre droite la Volhynie nous appelait de tous ses vœux ; au centre c'était Wilna, Minsk, toute la Lithuanie et la Samositie ; devant notre gauche, la Courlande et la Livonie attendaient leur sort en silence.

Le 9 mai 1812, Napoléon était parti de Paris pour Dresde, et sa marche fut un triomphe continu.

Dans les provinces du Sud, on formait des groupes nombreux autour des courriers, on les écoutait avec ivresse, et transporté de joie ; on ne se séparait qu'aux cris de : Vive l'empereur, vive notre brave armée !"

On sait d'ailleurs que longtemps cette partie de la France fut belliqueuse. Elle est frontière, on y est élevé au bruit des armes. D'ailleurs, on y disait que cette guerre devait affranchir la Pologne tant aimée de la France.

"Tout remuait, ajoute M. de Ségur, au fond des cœurs lithuaniens ; la retraite des russes et la présence de Napoléon, le cri d'indépendance de Varsovie et surtout la vue de ces héros polonais qui rentraient avec la liberté sur ce sol dont ils s'étaient exilés avec elle. Aussi les premiers jours furent-ils tout entiers à la joie, le bonheur parut général, l'épanchement universel."

"On crut voir partout les mêmes sentimens dans l'intérieur des maisons, comme aux fenêtres et sur les places publiques. On se félicitait, on s'embrassait sur les chemins ; les vieillards reparurent vêtus de leur ancien costume, qui rappelait des idées de gloire et d'indépendance. Ils pleuraient de joie à la vue des bannières nationales qu'on venait enfin de relever. Une foule immense les suivait en faisant retentir l'air d'acclamations.

"Les polonais du grand duché brûlaient toujours du plus noble enthousiasme : dignes de la liberté, ils lui sacrifiaient tous les biens auxquels la plupart des hommes la sacrifient. Dans cette occasion ils ne se démentirent pas ; la diète de Varsovie se constitua

(1) M. de Salvandy.

en confédération générale, déclara le royaume de Pologne rétabli, convoqua des diétistes, invita toute la Pologne à se confédérer, somma tous les polonais de l'armée russe d'abandonner la Russie, se fit représenter par un conseil général, maintint du reste l'ordre établi, et enfin envoya une députation au roi de Saxe et une adresse à Napoléon.

Le sénateur Wibecki la lui porte à Wilna. Il lui dit : " que les polonais n'avaient été soumis, ni par la paix ni par la guerre, mais par la trahison ; qu'ils étaient donc libres de droit, devant Dieu comme devant les hommes ; qu'aujourd'hui pouvant l'être de fait, ce droit devenait un devoir, qu'ils réclamaient l'indépendance de leurs frères, les lithuaniens encore esclaves, qu'ils s'offraient comme centre de réunion à toute la famille polonaise ; mais que c'était à celui qui dictait au siècle son histoire, en qui la force de la providence résidait, à appuyer des efforts qu'elle devait approuver ; qu'ainsi ils venaient demander à Napoléon-le-Grand, de prononcer ces seules paroles : Que le royaume de Pologne existe, et qu'il existerait ; que tous les polonais se dévoueraient aux ordres du chef de la dynastie française devant qui les siècles n'étaient qu'un moment et l'espace qu'un point.

Napoléon répondit : " Gentilshommes, députés de la confédération de Pologne, j'ai entendu avec intérêt ce que vous venez de me dire ; polonais, je penserais et agirais comme vous, j'aurais voté comme vous dans l'assemblée de Varsovie. L'amour de son pays est le premier devoir de l'homme civilisé.

Dans ma situation j'ai beaucoup d'intérêts à concilier et beaucoup de devoirs à remplir. Si j'avais régné pendant le premier, le second ou le troisième partage de la Pologne, j'aurais armé mes peuples pour la défendre. Aussitôt que la victoire m'eut mis en état de rétablir vos anciennes lois dans votre capitale et dans vos provinces, je le fis sans chercher à prolonger la guerre, qui aurait continué à répandre le sang de mes sujets. J'aime votre nation. Pendant seize ans, j'ai vu vos soldats à mes côtés dans les champs de l'Italie et dans ceux de l'Espagne. J'applaudis à ce que vous avez fait : j'autorise les efforts que vous voulez faire ; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos résolutions. Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez concevoir l'espoir de réduire vos ennemis à reconnaître vos droits ; mais dans des contrées si éloignées et si étendues, c'est entièrement dans les efforts de la population qui les couvre que vous pouvez trouver l'espoir du succès.

Je vous ai tenu le même langage dès ma première entrée en Pologne. Je dois y ajouter que j'ai garanti à l'empereur d'Autriche l'intégrité de ses domaines, et que je ne puis sanctionner aucune manœuvre ou aucun mouvement qui tende à troubler la paisible possession de ce qui lui reste des provinces de la Pologne.

Faites que la Lithuanie, la Semogitie, Witepsk, Polotsk, Mohilef, la Volhinie, l'Ukraine, la Podolie soient animées du même esprit que j'ai vu dans la grande Pologne, et la providence couronnera votre bonne cause par des succès ; je récompenserai ce dévouement de vos contrées, qui vous rend si intéressants, et vous acquiert tant de titres à mon estime et à ma protection, par tout ce qui pourra dépendre de moi dans ces circonstances."

" Les polonais avaient cru s'adresser à l'arbitre souverain du monde, à celui dont chaque parole était un décret, et qu'aucun ménagement politique n'était capable d'arrêter ; ils ne surent à quoi attribuer la circonspection de cette réponse. Ils doutèrent des intentions de Napoléon. Le zèle des uns en fut glacé, la tiédeur des autres justifiée. Tous s'étonnèrent même ; autour de lui, on se demanda les motifs de cette prudence, qui paraissait in-

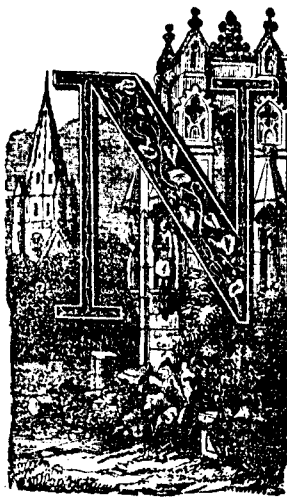
tempestive, et à laquelle il n'était pas accoutumé. Quel était donc le but de cette guerre ? Craignait-il l'Autriche ? La froideur de la Lithuanie l'avait-elle gagné ? ou plutôt se défiait-il de l'explosion d'un patriotisme qu'il n'aurait pas pu maîtriser, et ne s'était-il pas encore décidé sur le sort qu'il lui réservait ?" Ainsi Napoléon cherchait à détruire la nationalité espagnole, et il ne relevait pas la nationalité polonaise. Il glaça le cœur de tous ceux qui l'aimaient par une telle conduite.

Poniatowski, poursuivi par les russes, s'est précipité dans l'Elster, et n'a pu survivre à la perte de ses espérances. Lui aussi a pu dire en mourant, comme Kosciuszko frappé sous l'habit de paysan polonais : *Finis Polonia*, mais il y a toujours dans cette grande nation des héros, pour relever une cause sacrée, la cause de la liberté, de la justice et de la religion.

HENRI DE GENOUDE.

## SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE.

### QUELQUES AFFAIRES D'HONNEUR.



NAPOLEON n'aimait pas les duels ; aussi les empêchait-il autant qu'il était en lui. Il avait un trop grand besoin de ses officiers pour vider ses querelles avec l'Europe, bien autrement importantes que les querelles particulières de quelques amours-propres froissés. Cependant il ne fit jamais revivre les anciennes lois contre les duellistes et n'en institua pas de nouvelles.

Lorsqu'il apprenait qu'une affaire, comme on avait alors coutume d'appeler ces sortes de différends, avait eu lieu dans son armée, il en témoignait tout haut son mécontentement.

I.

Ainsi, le lendemain de ce fameux duel entre Junot, qui n'était encore que son premier aide de camp, et le général Lannes (ce dernier n'avait pas non plus reçu le bâton brodé d'abeilles, puisque c'était pendant la campagne d'Egypte), et lorsque Desgenettes vint raconter au général en chef Bonaparte les détails de ce com-



bat, en lui apprenant que Junot, avant de recevoir cet effroyable coup de sabre qui mit ses jours en danger, avait failli ouvrir le crâne à son antagoniste, Napoléon devint furieux :

— Eh quoi ! s'écria-t-il avec indignation, ils vont s'égorger entre eux !... Ils ont été là, au milieu des roseaux du Nil, le disputer en féroce aux crocodiles et leur abandonner le cadavre de celui des deux que la mort aurait frappé !... N'ont-ils pas assez des Arabes, des Mamelouks, de la faim, de la soif et de la peste ! Ils mériteraient que je les fisse venir devant moi, et que... Mais non, ajouta-t-il après un silence, je ne veux pas les voir !... Je veux même qu'on ne me parle plus d'eux ?

Ces paroles de blâme, dans la bouche de Napoléon, furent plus puissantes et plus efficaces contre les duels que ne l'eussent été les plus sévères punitions.

## II.

Peu de temps après la création de l'Empire, eut lieu une rencontre qui fit beaucoup de bruit par la qualité des champions.

L'Empereur venait d'autoriser la formation d'un régiment composé d'étrangers qu'il voulait admettre au service de France (le régiment d'Aremberg). Malgré la dénomination de ce corps, la plupart des officiers qui y furent admis étaient Français. C'était comme une porte ouverte à quelques jeunes gens riches et distingués, qui, achetant une compagnie, avec l'autorisation du ministre de la guerre, pouvaient ainsi franchir les premiers grades et arriver plus vite.

Parmi les officiers de ce nouveau régiment se trouvaient M. Charles de Sainte-Croix, qui avait abandonné la carrière diplomatique pour prendre celle des armes, et M. de Marioles, jeune homme charmant, assez proche parent de l'impératrice Joséphine. Il paraît que le grade de capitaine leur ayant été promis à tous les deux, bien qu'il n'y eût qu'un seul brevet à donner, et ni l'un ni l'autre ne voulant abandonner ses prétentions, ces jeunes gens, disons-nous, résolurent de se disputer ce brevet les armes à la main, et M. de Marioles succomba. Sa mort fut pendant huit jours le sujet de toutes les conversations du faubourg Saint-Germain.

La famille de M. de Marioles se réunit pour porter plainte à l'Empereur, qui, déjà courroucé contre M. de Sainte-Croix, parlait de le faire enfermer à Vincennes, en attendant qu'une commission nommée *ad hoc* instruisit son procès ; mais ce dernier n'étant prudemment caché pendant le premier éclat de cette aventure, les limiers de la police impériale, malgré leur adresse, ne purent le découvrir, car Fouché, qui venait de rentrer au ministère de la police, le protégeait d'une manière toute spéciale, à cause des liens d'amitié qui l'unissaient à la mère du jeune homme, Mme de Sainte-Croix. Cette fois, tout se borna donc à des menaces de la part de Napoléon ; Fouché lui ayant fait observer que, s'il exerçait un tel acte de rigueur, inusité jusqu'alors, les malveillants ne manqueraient pas de dire qu'il accomplissait moins un acte de justice qu'un acte de vengeance personnelle, la famille de la victime ayant l'honneur de lui être alliée. L'affaire en resta là, et même par la suite Napoléon témoigna beaucoup d'amitié au jeune Sainte-Croix, qui obtint dans l'armée, par sa valeur et ses talents militaires, un avancement aussi brillant que rapide.

Entré au service en 1804, à peine âgé de vingt-deux ans, il en avait tout au plus vingt-huit lorsqu'il fut tué en Portugal, étant déjà parvenu au grade de général de brigade. M. de Sainte-Croix était petit de taille, d'une charmante figure et d'une complexion délicate ; à son air de candeur, on l'eût pris pour une jeune fille plutôt que pour un intrépide soldat. Les traits de son visage étaient si fins et si réguliers, ses joues si rosées, ses cheveux d'un blond si soyeux et si naturellement bouclés, et enfin ses manières étaient si modestes et son langage si doux, que Napoléon, lorsqu'il était de bonne humeur, ne désignait jamais autrement ce brave officier-général qu'en l'appelant *mademoiselle de Sainte-Croix*.

## III.

Une autre fois il advint que l'empereur joua le rôle de conciliateur entre deux sous-officiers qui s'étant épris de la même beauté, allaient, comme jadis les preux, se la disputer en champ clos.

Notre armée occupait Vienne : c'était peu de temps après la bataille de Wagram, un sergent et un fourrier, appartenant tous deux à un régiment de ligne, avaient fait choix d'une prairie coupée de bosquets de bois avoisinant Schönbrunn, où résidait alors l'empereur. Les deux adversaires avaient déjà mis le sabre à la main et commençaient à ferrailer chaudement, quand Napoléon, qui se promenait à pied, accompagné seulement de l'aide-de-camp de service, vint à passer devant eux. Qu'on juge de l'effroi des témoins et des deux champions à la vue de l'empereur !... Les armes leurs tombent des mains.

Napoléon s'arrête et s'informe du sujet de la querelle. Or, le hasard voulut que les deux rivaux fussent connus de l'aide-de-camp de l'empereur, qui lui apprit que tous deux étaient d'anciens soldats de l'armée d'Italie, et même qu'ils avaient été proposés depuis peu par leur colonel pour avoir la croix. Napoléon leur ordonna, sous peine de se voir retirer leurs galons, de s'embrasser sur-le-champ ; puis il leur dit :

— Mes enfants, la femme est capricieuse comme la fortune ; et puisque vous étiez avec moi en Italie, il est inutile de faire de nouvelles preuves : je vous connais. Retournez à votre cantonnement ; soyez amis, et ne vous battez jamais que contre les ennemis de la France, ou, sinon, c'est à moi que vous aurez affaire !

Le lendemain, les deux sous-officiers recevaient en même temps leur brevet de chevaliers de la Légion-d'Honneur.

## IV.

Mais un duel qui trouva l'empereur bien moins indulgent, fut celui qui eut lieu à Burgos, entre le général Franchoschi, aide-de-camp du nouveau roi d'Espagne Joseph Bonaparte, et Filangieri, colonel de sa garde, tous deux écuyers ordinaires du frère de l'empereur. Le sujet de la querelle fut à peu près le même que celui qui avait existé entre MM. de Marioles et de Sainte-Croix, puisqu'ils se disputaient la place de grand-écuyer de Joseph, chacun d'eux prétendant que cette dignité lui avait été promise par le roi lui-même, ce qui n'était malheureusement que trop vrai.

Or, il n'y avait pas un quart d'heure que Napoléon avait pris



possession du palais de Burgos, lorsqu'on vint lui donner les détails de cette affaire, qui s'était passée dans le parc même, une heure avant son arrivée.

Pour que la hiérarchie militaire ne souffrit pas de leur rencontre, les deux adversaires s'étaient battus en costume d'écuyer. Le général Francheschi avait été tué. L'esprit de Napoléon fut vivement frappé de ce qu'une mauvaise nouvelle était la première qu'il reçut en entrant dans ce palais. Avec ses instincts de superstition et sa croyance à la fatalité, cet événement pouvait exercer sur son imagination une certaine influence. L'ordre de lui amener le colonel Filangieri fut aussitôt donné.

—Un duel, monsieur ! toujours des duels ! s'écria l'empereur d'un ton si courroucé, dès qu'il aperçut le colonel, que tous ceux qui étaient présents ne purent s'empêcher de trembler pour lui ; vous savez que je n'en veux pas !.... vous savez que je les abhorre !.... Je dois punir !....

—Sire, que Votre Majesté me fasse juger si elle le veut ; mais au moins qu'elle daigne m'écouter.... Je....

—Je ne veux rien savoir !.... interrompit brusquement Napoléon ; et que pourriez-vous me dire, tête de Vésuve que vous êtes ?.... Je vous ai déjà pardonné votre affaire avec Saint-Simon ; mais cette fois il n'en sera pas de même. Eh quoi ! monsieur, au moment d'entrer en campagne, quand tout le monde devrait être uni, vous vous battez ? et avec qui encore ? avec un officier au-dessus de vous par son grade ?... Cela est d'un exemple déplorable ; je dois punir, vous dis-je, et vous serez puni.

Ici Napoléon garda un moment le silence comme pour entendre la justification du colonel ; mais voyant que celui-ci restait les yeux baissés et ne proférait pas une parole, tant il était anéanti, il reprit d'un ton moins courroucé :

—Oui, vous avez une tête de Vésuve ! Quelle belle équipée, n'est-ce pas ? J'arrive, et la première chose que je trouve dans mon palais, c'est du sang !

Et après une nouvelle pause et d'un ton presque paternel ;

—Voyez, monsieur, ce que vous avez fait ; mon frère a besoin de ses braves officiers, et voilà que vous lui en enlevez deux du même coup, Francheschi, que vous avez tué, et vous ; car vous sentez que vous ne pouvez plus rester à son service.

Ici Napoléon se tut encore quelques secondes, pendant lesquelles il sembla réfléchir, puis enfin il ajouta avec un geste d'impatience :

—Allons ! retirez-vous, partez ! Rendez-vous prisonnier à la citadelle de Turin ; vous y attendrez mes ordres. Ou bien faites-vous réclamer par Murat ; il a aussi du Vésuve dans la tête, lui !... Le roi de Naples ne peut manquer de vous bien accueillir ; il sait ce que c'est que ces sortes d'affaires !.... Allons ! monsieur, partez tout de suite, vous dis-je, et que je n'entende jamais parler de vous.

Le colonel Filangieri quitta Burgos le jour même.

Cet événement causa un vif chagrin à Napoléon, car le soir il répéta à plusieurs reprises :

—Des duels !.... des duels en campagne !.... c'est une indignité !.... Ce n'est pas du courage, c'est de la fureur de cannibal !..

Si Napoléon s'était un peu radouci en cette occasion, c'est qu'il aimait beaucoup Filangieri à cause de son père, qu'il aimait d'une façon toute particulière. Et puis, ayant fait élever ce jeune homme à ses frais au Prytanée français (aujourd'hui collège Louis-le-Grand), il le considérait comme un de ses enfants d'adoption, d'autant plus qu'il était filleul de sa sœur, Mme. Murat : enfin, il avait appris que cet officier avait refusé le grade

taut encore que simple lieutenant dans la garde des consuls, et que son protégé n'avait consenti à redevenir Napolitain que lorsqu'un frère de l'Empereur avait été appelé à régner sur des Italiens.

V.

de colonel d'un régiment au service de Naples, alors qu'il n'é-

Ce qui nous reste à dire maintenant au sujet des affaires d'honneur ressemble un peu à la petite pièce que l'on représente après une tragédie.

Quelques propos légers avaient été tenus par un capitaine des grenadiers de la garde sur le compte de la sœur d'un de ses camarades, comme lui capitaine dans le même régiment. Ce dernier avait voulu qu'il adressât, en présence de sa famille assemblée, des excuses à sa sœur ; l'autre s'y étant refusé, prétendant qu'il n'y avait eu de sa part aucune offense, on résolut de se battre.

On se rendit au bois de Boulogne ; car la mode voulait à cette époque que ce fut dans ce lieu que ces sortes d'affaires se vidaient. Les témoins, qui étaient également des camarades officiers dans la garde, essayèrent encore une fois le rôle de pacificateurs ; mais les deux champions ne voulurent rien entendre ; les efforts des témoins semblaient au contraire les irriter d'avantage. Les épées étaient donc tirées, lorsqu'un ouvrier, que jusqu'alors personne n'avait aperçu, s'avança, et, s'adressant aux combattants, leur dit d'un ton piteux :

—Hélas ! mes chers officiers, je suis un pauvre menuisier sans ouvrage et père de famille.

—Eh ! mon brave homme, retirez-vous, s'écria l'un des témoins ; nous n'avons pas le temps de vous faire l'aumône : vous voyez bien qu'on va se couper la gorge !

—C'est pour cela, mes braves officiers, que je viens vous demander la préférence.

—Quelle préférence ?

—Celle de faire les cercueils de ces deux braves officiers : je suis un pauvre menuisier, père de famille, sans ouvrage....

A ces mots, les deux capitaines se regardèrent, immobiles et indécis ; un éclat de rire leur échappa à tous deux en même temps, puis ils se tendirent la main et s'embrassèrent amicalement. Chacun des assistants ayant ensuite donné une pièce de cinq francs au pauvre menuisier, père de famille, sans ouvrage, on alla terminer le différend, la fourchette à la main, chez Gillet, restaurateur à la porte Maillot, l'un des plus grands pacificateurs des temps modernes.

Cette affaire n'ayant fait couler que le champagne, Napoléon n'en sut rien ; mais, à quelques jours de là, un officier supérieur des dragons de l'impératrice, bien que n'ayant pas la réputation d'être excessivement brave, n'en eut pas moins un duel très sérieux avec un de ses camarades, qui le blessa dangereusement d'un coup de pistolet.

Le grand-maréchal en apprend la nouvelle à l'empereur.

—Sire, lui dit-il, ce pauvre \*\*\* a bien décidément une balle dans le ventre.

—Lui ! une balle dans le ventre !.... répliqua Napoléon ; allons donc, c'est impossible !.... A moins cependant qu'il ne l'ait avalée, ajouta-t-il avec un demi-sourire.

## POÉSIE CANADIENNE.

Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de l'intention que nous avons, de reproduire dans notre Album, les morceaux remarquables de littérature canadienne, publiés à diverses époques, dans les différents journaux du pays. Ce n'est là que remplir un des objets de notre entreprise, celui de conserver et augmenter nos traditions littéraires. Depuis vingt-ans le goût des lettres et les travaux intellectuels ont fait de remarquables progrès dans notre société, et les écrits qui ont paru de temps à autres, sont là pour prouver les heureuses dispositions naturelles de nos compatriotes pour les œuvres de la pensée ; mais ces premiers efforts du génie national, ces premiers chants des muses canadiennes, épars sur des feuilles volantes de journaux, vont se perdre et disparaître sans retour, si nous ne, les recueillons dans un livre comme notre recueil. Nous le ferons avec discernement, en ne publiant que les écrits les mieux faits et les plus dignes d'être conservés.

Nous appelons tous nos compatriotes à concourir à notre œuvre, en nous faisant parvenir les écrits, qu'ils pourraient avoir entre leurs mains soit de prose ou de poésie.

Nous n'avons pas cru pouvoir mieux commencer, qu'en offrant à nos lecteurs les vers admirables qui suivent. Cette œuvre est un des premiers essais de notre estimable compatriote M. F. X. Garneau, de Québec. On trouve déjà dans ces premiers mots du poète, dans cette première inspiration du génie, le remarquable talent, la pensée haute et philosophique qui distingue aujourd'hui l'auteur de l'Histoire du Canada.

### LE DERNIER HURON.

L'idée de la pièce de vers qui suit, est due au tableau de notre artiste M. Plamondon, qui a remporté le prix annuel offert par la Société Littéraire de Québec en 1838, et dont Lord Durham a fait l'acquisition. Ce tableau est un portrait en pied de Vincent Thariolin, de St. Ambroise, dernier habitant, de pur sang, du peuple huron, excepté sa mère qui est très âgée. Vincent peut avoir aujourd'hui 24 ans ; il est descendant d'une ancienne famille de chefs, et est chef lui-même, survivant à toute sa nation.

Quelles doivent être amères les réflexions du jeune indien, lorsque ses regards se portent sur le passé, lui dont les ancêtres dominaient, il n'y a guère plus de deux cents ans, sur une partie de ce vaste pays. Deux siècles à peine ont suffi pour le faire disparaître entièrement, ce peuple, de la surface de la terre. Il n'a pu lutter avec les Européens qui s'étaient présentés à lui, l'olivier à la main ; et il n'avait pas en lui l'élément propre à recevoir le germe vivace de la civilisation. Son alliance avec la France dès l'origine a peut-être avancé sa destruction ; la guerre l'aurait fait reculer dans la profondeur des forêts de l'ouest où probablement il existerait encore. Mais si les réflexions du jeune Huron doivent être si douloureuses, cet homme est aussi pour nous un spectacle touchant des vicissitudes des peuples et par conséquent doit mériter toute notre sympathie.

Les sauvages de Lorette étaient une des tribus qui habitaient les rives du St. Laurent et qui avaient une origine commune. Chacun savait que la chasse, la pêche, la danse et divers jeux les occupaient en temps de paix. Leur alliance avec les français leur acquit la prépondérance dans la guerre, et ils purent dès lors lutter avec plus d'avantage contre la fameuse confédération des Iroquois.

Les sauvages du Canada étaient donc chasseurs et guerriers. Ils erraient dans les immenses forêts dont le pays était couvert. Il est naturel que le jeune Toska, nom substitué à celui de Vincent par trop prosaïque, regrette les occupations et les amusements de ses ancêtres, la solitude solennelle et profonde des forêts, et déplore les progrès des cultivateurs européens qui ont causé la ruine de sa nation et de tant de choses chères à son cœur.

Ces sentiments sont naturels au cœur de l'homme, et nous devons les respecter, nous la cause innocente des malheurs de Toska. M. Plamondon a donné au personnage de son tableau l'expression d'une résignation contemplative. J'ai voulu laisser percer, dans les regrets du dernier Huron, l'énergie qui caractérisait sa nation, et peindre dans l'amertume de ses pensées l'espèce de plaisir de vengeance que lui fait éprouver le vague espoir qu'il y aura un temps où

“ Sur les débris de nos cités pompeuses  
Le pâtre assis alors ne saura pas,  
Dans ce vaste désert, quelles cendres fameuses  
Jaillissent sous ses pas.”

Québec, 1840.

RIOMPHE, Destinée ! enfin, ton heure arrive,  
O peuple, tu ne seras plus ;  
Il n'erra plus, bientôt, de toi sur cette rive  
Que des mânes inconnus.  
En vain, le soir du haut de la montagne  
J'appelle un nom, tout est silencieux.  
O guerriers, levez-vous ! couvrez cette campagne,  
Ombres de mes ayeux !

V.

Et la voix du Huron se perdait dans l'espace—  
Hélas ! n'a-t-elle pas d'échos ?  
Mais soudain, il entend comme une ombre qui passe  
Et sous lui frémir des os.  
Le sang indien s'embrase en sa poitrine ;  
Ce bruit qui passe a fait vibrer son cœur.  
Mais vaine illusion ! au pied de la colline  
C'est l'acier du faucheur.

De la fatalité, vois l'instrument funeste,  
Le laboureur est triomphant.  
Il convoite déjà du chêne qui me reste,  
L'ombrage rafraichissant.  
Homme servile, il rampe sur la terre ;  
Sa lâche main profane nos tombeaux ;  
Il trouble, impur torrent, pour un gain la poussière  
Du sage et du héros.

Il triomphe, et semblable à son troupeau timide  
Il redoutait l'œil du huron.  
Et lorsqu'il entendait le bruit d'un pas rapide  
Descendant vers le vallon,  
L'effroi soudain s'emparait de son ame ;  
Il croyait voir la mort devant ses yeux.  
Pourquoi dès leur enfance et la hache et la flamme  
N'ont-ils passé sur eux !

Et les yeux de Toska fixaient l'onde tranquille  
Qui coule à l'ombre des pins ;  
Il passait chaque flot, le guerrier immobile  
Y lisait-il ses destins ?  
Là, sur la terre à bas gisent ses armes,  
Charme rompu qui n'a plus de pouvoir ;  
Il détourne les yeux d'où s'échappent des larmes  
Car il n'a plus d'espoir.

Et dans ses mains son front en se cachant s'incline ;  
En lui-même, il reste plongé.  
Dernier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine,  
En naissant il fut jugé.  
Comme le chêne isolé dans la plaine.  
D'une forêt noble et touchant débris,  
Il est resté debout sur l'antique domaine  
Par ses pères conquis.

Il est là seul au bord de la haute montagne  
Qui domine le St. Laurent,  
Son œil parcourt au loin la profonde campagne  
D'où s'élève le toit blanc.  
Plus de forêts; plus d'ombres solitaires.  
Le sol est nud, les airs sont sans oiseaux,  
Au lieu de fiers guerriers des tribus mercenaires  
Profanent ces côtes.

Oh ! que sont devenus ce peuple et sa puissance,  
Et ces guerriers si redoutés,  
Quand leurs cris de combat, et le choc de la lance  
Des bois étaient répétés ?  
Sur un sommet levant leurs têtes blanches  
Ils suspendaient leurs armes à des pins ;  
Et leurs regards de feu qui brillaient sous les branches  
Redevenaient sereins.

I l'ires con me l'oiseau qui paraît sur leurs têtes,  
Rien ne pouvait gêner leur pas.  
Leurs jours, étaient remplis et de joie et de fêtes,  
De chasse et de combats.  
S'ils préféraient le bord sableux des ondes,  
Ils y portaient leurs tentes de bouleaux ;  
Ou bien aimaient-ils mieux des retraites profondes,  
Au bois combien d'ormeaux ?

Dans leurs canots légers sur les ondes limpides  
Quel plaisir de voguer pour eux :  
Comme des cigues blanches dans leurs courses rapides  
Les esquifs semblaient joyeux.  
Ils vont glissant sur le flot qui murmure  
En bouillonnant sous l'agile aviron.  
Ah ! fleuve St. Laurent, que ton onde était pur  
Quand régnait le Huron.

Tantôt ils poursuivaient de leurs flèches sifflantes  
La renne qui pleuro en mourant ;  
Et tantôt sous les coups de leurs haches sanglantes  
L'ours tombait en mugissant.  
Et les chasseurs célébraient leur victoire  
Par des refrains qu'inspira la valeur.  
Ah ! pourquoi rappeler aujourd'hui la mémoire  
De ces jours de bonheur !

Hélas ! puis-je comme eux en l'air brandir la lance  
Et chanter aussi mes exploits ?  
Ai-je bravé comme eux au jour de la vaillance  
La hache des Iroquois ?  
Non, je n'ai point, sentinelle furtive,  
Jusqu'en leur camp surpris des ennemis,  
Et je n'ai pas vengé la dépouille plaintive  
De parents et d'amis.

Tous ces preux descendus dans la tombe éternelle,  
Dorment partout sous ces guérets ;  
De leurs bords trop chéris la grandeur solennelle  
Tombait avec les forêts.  
Leur nom, leurs jeux, leurs fêtes, leur histoire  
Sont avec eux enfouis pour toujours,  
Et je suis resté seul pour dire leur mémoire  
Aux peuples de nos jours !

Mais personne ne vient sur cette grande tombe  
Payer son tribut de regret.  
Un peuple de guerriers sous le destin succombe ;  
Pourquoi ? qu'avait-ils donc fait ?  
Chacun l'oublie ; on dirait que coupable  
Il mérite de rentrer au néant.  
Ah non ! c'est qu'il avait un sol inépuisable,  
Un ciel fertilisant.

Orgueilleux aujourd'hui qu'ils ont mon héritage,  
Ces peuples font rouler leurs chars  
Où jadis s'assemblait, sous le sacré feuillage,  
Le Conseil de nos vieillards.  
Parmi le bruit leur somptueux cortège  
Avec éclat va profaner ces lieux !  
Chaque jour on entend le rite sacrilège  
Y monter jusqu'au cieux.

Mais il viendra pour eux le jour de la vengeance,  
Où l'on brisera leurs tombeaux.  
Un autre peuple armé, fils de la providence,  
Ravagera leurs côteaues.  
Sur les débris de leurs cités pompeuses  
Le pâtre assis alors ne saura pas  
Dans ce vaste désert qu'elles cendres fameuses  
Jaillissent sous ses pas.

Qui sait, peut-être alors renaîtront sur ces rives  
L'Indien et ses sombres forêts.  
Mes ayeux laisseront leurs ombres fugitives  
Qui n'ont ni culte ni paix,  
Et se levant comme après un long rêve  
Ils reverront partout les mêmes lieux,  
Les sapins descendant jusqu'aux flots sur la grève  
En haut les mêmes cieux.

Ainsi s'abandonnait à ses tristes pensées  
Près des flots le jeune Toska.  
Et son ame évoquait des tombes effacées  
Tous les mânes qui sont là.  
La nuit tombait qu'on le voyait encore  
Comme un phantôme à la cime du mont,  
Et souvent le passant aperçoit à l'aurore  
Encor là le Huron.

F. X. G.

Journal Physiologique des Dames.

## LA CONVERSATION DES FEMMES.

**QU**AND vous vous êtes assise et bien fait admirer, vient le moment de parler. Alors, combien ne faut-il pas aussi avoir soigné la toilette de son esprit, l'avoir embelli, paré, fleuri, parfumé ! Combien ne faut-il pas l'avoir fourni de trésors, pour que chacun puisse puiser à son gré ! avoir pris l'habitude de penser pour posséder sur toute chose des idées à soi et l'art de les expliquer avec grâce ! Il faut avoir bien de l'esprit pour plaire en ne disant rien.  
En général, il vaut mieux parler.

D'après les lois du bon ton il est enjoint, sous peine de manquer de savoir vivre, de parler de soi peu et rarement. Il me semble cependant qu'il est des occasions où on peut le faire sans inconvénient, par exemple, avec une personne qui vous voit pour la première fois. D'abord, tout ce que vous dites dans ce moment-là, étant nouveau à celui qui l'entend, court moins le danger de l'ennuyer; ensuite ce jour-là, on ne veut qu'apprendre à vous connaître, et on vous sait gré d'aider à la circonstance. Mais que ceux qui parlent d'eux songent bien à s'exprimer doucement, simplement, sans passion, sans emphase. On peut intéresser en parlant de soi, aussi bien qu'en parlant d'un autre, si on y met cette froideur, cette insouciance, cet espèce de hauteur d'une conversation indifférente, si on n'a pas l'air de vouloir imposer l'admiration ou contraindre à la pitié en criant bien fort: *Mon ouvrage! Mes malheurs!* Il faut parler de soi tout bas.

En général, un des plus grands charmes de la conversation est l'abandon, le laisser-aller: *La meilleure muse est la franchise.* Il est beaucoup prêché aux femmes d'être discrètes et réservées, et avec quelque raison, car on sait si bon gré aux femmes de ce qu'elles ne disent pas ! Cependant des deux extrêmes, mieux vaut un peu d'étourderie que trop de retenue. Dans le premier cas vous faites parfois des imprudences, dans le second des maussaderies; dans le premier cas, vous risquez seulement de vous nuire à vous-même; dans le second, vous nuisez certainement à vos amis, car vous les ennuyez;—et quand il arriverait que par trop de franchise vous leur causeriez par aventure un léger dommage, vous leur feriez moins de tort en les fâchant une fois qu'en les endormant toujours. Si, comme dans le palais de la Vérité, chacun était obligé de dire tout ce qu'il est et tout ce qu'il pense, la vie serait plus amusante.

La conversation est un petit drame; il faut qu'il y ait au fond une idée morale, universelle qui touche tout le monde, qui aille à tous les cœurs, et à la surface une action, des personnages qui la traduisent en faits, qui la vivifient, la mettent en relief, en tableaux mouvans. Ainsi au fond: amours, religion, liberté; à la surface: des noms, des exemples, des aventures, des histoires du jour; s'il n'y a que les personnages, c'est du caquetage du coin de rue; s'il n'y a que l'idée, c'est de l'abstraction, de la métaphysique de cabinet. Une maîtresse de maison bien entendue conduit la conversation absolument comme un pilote son navire; elle sent le temps qu'il fait, elle connaît ce qui est dans l'air, elle consulte les étoiles, elle manœuvre avec adresse pour éviter les mauvais courans, les rescifs qu'elle irait heurter, les sables où elle pourrait s'engraver: heureuse si elle n'a pas dans l'équipage un sot matelot qui la fasse échouer.

MADAME CLÉMENCE ROBERT.

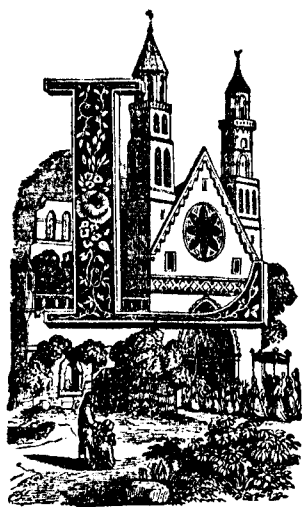


# CHARLES GUÉRIN.

IV.

## TROIS HOMMES D'ÉTAT.

(Suite.)



Le départ de Pierre fournit tout naturellement un texte à la discussion. —Comme cela, dit Jean Guilbaut, ton frère nous a laissés parce qu'il craignait de ne pouvoir gagner sa vie ? C'est se décourager bien vite.

Je crois dit le jeune avocat, d'après ce que m'a dit Guilbaut des idées de votre frère, qu'elles s'accorderaient parfaitement avec les miennes.

—Quoi, toi aussi, voisin, tu n'aimes pas mieux ton pays que cela ?

—Eh bon Dieu, est-ce que nous avons un pays, nous autres ? Vous parlez sans cesse de votre pays : je voudrais bien savoir si le Canada est un pays pour quelqu'un ? Deux longues lisières, à peine habitées, à peine cultivées, de chaque côté d'un fleuve, avec une ville à chaque bout : de petites villes, du milieu desquelles on voit la forêt qui se termine au pôle ! En voilà un pays ! Sans compter que les forêts sont peuplées d'ours et de loups, et que les villes sont déjà à moitié pleines d'anglais....

—Pas si mal, mon cher. Mais tu oublies que toi-même tu prêches l'anglification.

—Oui, sans doute, et cela d'après le principe qu'avec les loups il faut hurler.

—A la bonne heure ! Je n'ai jamais entendu dire, cependant, qu'avec les loups, il faille se laisser manger. Et ton système d'anglification ressemble beaucoup à cela.

—Ah ! si M. Voisin est un anglomane, tu as eu tort, mon cher Guilbaut, de me le présenter comme un patriote. La politique, à mes yeux, n'est qu'un accessoire, un instrument qui sert à conserver notre nationalité. Que m'importe à moi que mes petits enfans (dans la supposition que j'aurais des enfans pour commencer) vivent sous un gouvernement absolu, constitutionnel ou républicain, s'ils doivent parler une autre langue, suivre une autre religion que la mienne, s'ils ne doivent plus être mes enfans ? Tâchons d'être une nation d'abord, ensuite nous verrons comment nous gouverner.

—Ce que vous dites là, M. Guérin, est bien vrai. Cependant ce n'est que du sentimentalisme. Que nous importe ce que seront nos petits enfans après tout ? L'essentiel, c'est le bien-être matériel de la génération présente. Croyez-vous que nous y gagnions beaucoup à nous isoler, et que si nous étions anglifiés, complètement anglifiés, nous serions maltraités comme nous le sommes ? Voyons ?... là... de bonne foi... pourquoi les anglais nous maltraiteraient-ils si nous étions des anglais comme eux ?

—Mon cher monsieur, je viens vous interroger à mon tour. Est-ce que vous pensez que nos *habitans* s'anglifieraient à volonté ? Pensez-vous qu'il n'y aurait qu'à dire : anglifiez vous, et que demain, ils parleraient anglais, cultiveraient à l'anglaise, voyageraient à l'anglaise ?

—Non, c'est bien certain, mais cela viendrait petit à petit. Il faudrait commencer par la haute classe, et puis la classe instruite, et puis la classe moyenne, et puis, la basse classe, et enfin tout le monde. Ça serait l'œuvre de cinquante années tout au plus.

—Et en attendant ! Que deviendrait la basse classe sans la protection de la classe instruite ? Quel lien aurait celle-ci à celle-là, et pour quelle raison voudriez-vous que nos gens instruits une

fois anglicisés, ne s'alliassent point avec les nouveaux venus, pour exploiter le pauvre peuple ? Pensez-vous qu'il y aurait beaucoup de sympathie entre l'homme de profession anglicisé, et nos braves habitants ?

—Bravo, mon cher Guérin, bravissimo ! C'est précisément cela. C'est ce qui est arrivé à notre noblesse d'autrefois. Aussi, est-elle tombée ; et dans l'opinion des gouvernans, pour qui elle n'avait de valeur qu'en autant qu'elle représentait une nationalité, et dans l'opinion du peuple, qui, la voyant elle, fière et opulente envers lui, ramper, se traîner, se vautrer aux pieds du pouvoir, dans l'ignorance, et les excès, l'a énergiquement flétrie du nom de *noblaille*, tout comme il aurait dit *valetaille*. Il y a une nouvelle noblesse, la noblesse professionnelle, née du milieu du peuple, qui a succédé à la noblesse titrée. Qu'elle y prenne garde, si elle oublie son origine, si elle suit le même chemin. . . . le même sort l'attend !

—Oh, mais, c'est bien différent cela ! La noblesse, ou la noblaille, comme vous voudrez, s'est anglicisée, pour se rendre encore plus aristocratique : ce n'est pas ainsi que je l'entends. L'anglicisation gagnant peu à peu la masse du peuple le préparerait à se fondre bien vite dans le vaste océan démocratique, qui. . . .

—Halte-là ! Je n'aime pas les grandes phrases, et je n'aime pas qu'on me fonde ! La politique d'anglicisation en vient toujours là. Avec cela, il faut toujours être fondu. C'est une idée qui m'ennuie considérablement. Qu'en dis-tu Guérin ?

—Il paraît à présent que c'est l'américanisation que M. Voisin veut nous prêcher. Je t'assure que ça m'est bien égal. Mordu d'un chien ou d'une chienne !. . . . Je ne suis pas pour les fusions. Les peuples comme les métaux ne se fondent pas à froid. Il faut pour cela, de grandes secousses, une grande fermentation ; et il me semble que ça doit faire bien du mal d'être fondu.

—Que voulez-vous y faire ? On ne vous demande pas si cela vous fera du mal, ou du bien. On ne s'inquiète pas le moins du monde, de vos sensations : si ça vous brûlera, ou si ça vous gèlera. On vous pose un fait : un fait, diable, que voulez-vous encore une fois ? On ne répond pas aux faits, on ne répond pas aux chiffres. Voyons, nous sommes serrés entre l'émigration d'Angleterre et la population des Etats-Unis. Il n'y a pas à regimber. Si vous ne voulez pas être anglais soyez yankees ; si vous ne voulez pas être yankees, soyez anglais. Choisissez ! Vous n'êtes pas un demi-million ; pensez-vous être quelque chose ? La France ne songe pas à vous : c'est absurde d'y songer. Elle a bien de la peine à conquérir sa propre liberté.

—Oh ! elle l'a conquise glorieusement ! Cette année de mil-huit-cent-trente, qui vient justement de finir est une grande année pour le monde ! C'est l'ère de la liberté ! La France libre et puissante dans l'ancien monde, pourquoi n'aiderait-elle pas, ne protégerait-elle pas une Nouvelle-France, dans le nouveau monde ?

—Voilà bien de l'enthousiasme ; mais pour cela il faudrait d'abord que la France nous connût ?

—Nous nous ferons connaître ! Le premier réveil de son ancienne colonie, le premier cri de guerre, le premier coup de fusil d'une révolution attirera ici des centaines et des millions de français. Ne les a-t-on pas vus partout où il y a du danger et de la gloire ? Pourquoi ne feraient-ils pas pour la Nouvelle-France ce qu'ils ont fait pour la Nouvelle-Angleterre ?

—Pourquoi ? Mon Dieu, je vous le répète : ils ne vous con-

naissent pas. Les coups de fusil que vous tirerez ici, ils ne les entendront pas. Entendons-nous siffler à nos oreilles la flèche de l'indien ?

—Quant à cela, Voisin a raison. Il y a longtemps, pour la France, que nous sommes morts et enterrés. Nous ressusciterions qu'elle n'y croirait pas ; elle ne saurait pas ce que cela voudrait dire. Il n'y a pas de peuple qui soit plus dans l'ignorance de ce qui se passe hors de chez lui que le peuple français. Un de mes amis qui a fait ses cours à Paris prétend qu'on a jamais voulu le prendre pour un canadien, parce qu'il n'avait pas le visage tatoué. Lorsqu'il est parti, on a voulu le charger d'une lettre pour Tampico, parce que c'était sur son chemin. Et puis les peuples qui comptent sur l'étranger pour secouer le joug, comptent toujours sans leur hôte !. . . .

—Sur quoi comptes-tu, mon pauvre Guillbaut ; car tu es un révolutionnaire ?

—Moi, jamais ; pour une révolution, il faut un autre état de choses que le nôtre ; je t'ai parlé d'indépendance quelquefois ; c'est bien naturel. L'indépendance, surtout quand on est garçon et qu'on n'a que vingt ans. . . . ça flatte toujours d'y penser.

—Penses-y bien, mon vieux, tu n'en jouiras peut-être pas longtemps. T'imagines-tu que ta femme te permettra de t'habiller en *étouffe du pays* de la tête aux pieds. Il n'y a pas de demoiselle, comme il faut, qui ne s'évanouirait rien qu'à te voir, fait comme tu es là. Ma mère et ma sœur qui vivent à la campagne ont pleuré toute une nuit, parce que je voulais me faire faire un gilet et des pantalons d'une étoffe qu'elles avaient faites elles-mêmes.

—C'est que je me moquerai joliment de ma femme, quand il s'agira de mon pays !

—Oui-dà ! Je voudrais bien t'y voir. Je crois que M. Guérin a trouvé l'écueil où ton patriotisme fera naufrage.

—Je ferai mes conditions.

—Il n'y a rien de plus juste ; on dira comme toi, on sera patriote tant que tu voudras. Quatre chaises de bois faites dans le pays, avec du bois du pays et de la paille du pays, on n'en demandera pas plus. Une chaumière et son cœur ! Comme c'est touchant ! Cependant, il faudra bien un *forte-piano* ; ne fût-ce que pour s'accompagner en chantant : *A la claire fontaine*. Voilà déjà un meuble qui court bien des risques de n'être pas du pays.

—Oh ! pour cela je n'y ai pas d'objection. J'excepte tout ce qui tient aux beaux-arts.

—Bon ! Voilà une fameuse brèche de faite. Les beaux-arts, ça mène loin, n'est-ce pas, M. Guérin ?

—Sans doute. Il faudra bien permettre à *madame*, de faire quelques tapisseries en laine.

—C'est cela, un tabouret pour le *forte-piano*.

—Oui, et il n'y aura pas moyen de ne pas faire monter cela en acajou.

—Justement, c'est si économique : les laines, le velours, l'acajou, le salaire de l'ouvrier, ne coûtent que sept ou huit fois le prix d'un tabouret en crin, que l'on achèterait tout bonnement dans la boutique d'un ébéniste.

—Mais, vous n'y pensez-pas non plus ; quel progrès pour les beaux-arts !

—Deux fauteuils, en laines, montés en acajou, ce serait encore une grande économie, et un grand progrès. Il ne faudra pas faire attention par exemple que les laines sont importées d'Allemagne tout assorties, et que l'acajou ne croît pas dans ce pays-ci.



— Ah ! voici où je vous prends ; mes fauteuils seront montés en érable piqué.

— De l'érable piqué ! Fi donc ! Ça tuerait tout l'effet des desseins. Il faut quelque chose qui fasse paraître les couleurs avec plus d'avantage. Quand on veut se mêler de beaux-arts il faut du goût, et le goût n'admet pas de compromis. Tes fauteuils seront brodés sur velours avec monture en acajou, c'est-à-dire en mahogany ; car les gens comme il faut, ne parlent qu'à moitié français : et je suppose que madame Guilbaut aura été bien élevée.

— A présent, il est impossible d'avoir un piano, et des fauteuils, sans un sofa.

— Encore plus impossible d'avoir un sofa sans un tapis de Bruxelles. . . .

— Fait en Angleterre, comme les tapis de Turquie et les vins de Champagne.

— Bref, mon cher Guilbaut, te voilà dans tes meubles le plus patriotiquement du monde.

— Ce n'est pas tout, monsieur Voisin, vous oubliez la toilette. Croyez-vous quand on a un salon semblable, et une femme qui s'habille en velours et en satin, que l'on porte de l'étoffe du pays. Mais, c'est impossible au superlatif.

— C'est l'impossible élevé au carré, élevé au cube ; c'est l'impossible mathématique ! Je te vois d'ici, mon pauvre Guilbaut, avec un habit de drap *extra-superfine*, un gilet de tout ce qu'il y a de moins indigène, des pantalons transatlantiques, des gants jaunes, et un mot toute la toilette que tu critiques si amèrement chez les autres.

— Mille tonnerres ! c'est vrai pourtant ! Les femmes sont la ruine du pays ! moralement et politiquement.

— En voilà-t-il un paradoxe ?

— Comme s'il y avait des nationalités sans familles ! . . .

— Et des familles sans femmes !

— Que diable aussi vous êtes d'une exagération terrible tous les deux ? Vous m'avez meublé et habillé comme cela sans que je m'en sois aperçu.

— Et c'est justement cela. Tu t'en apercevras encore bien moins.

— Oui ; Est-ce qu'on s'aperçoit de quelque chose ?

— Mais à présent que j'y pense : quand on ne peut avoir le plus, on a le moins. Pourquoi toujours, les gens qui vivent élégamment, c'est-à-dire lâchement, mollement, naïvement, ne font-ils pas leur possible pour mettre à la mode les objets manufacturés dans le pays, les choses du pays ?

— La raison en est encore bien simple. C'est qu'en vivant lâchement, mollement, naïvement ; ils deviennent lâches, mous et niais. Ils viennent à se persuader qu'il n'y a rien de beau ni de bon ici. Ils n'osent rien mettre à la mode, ils ne sont bons qu'à singer les modes qu'on leur apporte.

— C'est encore vrai. Ils ne savent qu'afficher un luxe imbécile. Leur vanité est si lourde, si grossière, qu'elle n'invente rien. Dans toutes ces maisons élégantes ; vous y trouverez des glaces d'un prix fou ; vous en verrez trois ou quatre dans le même appartement, mais je vous défie d'y trouver un seul tableau à l'huile. Nous avons des artistes ; qui est-ce qui achète leurs toiles ? des étrangers : tandis qu'en Europe, c'est le luxe le plus à la mode, ici on ne sait pas ce que c'est qu'un tableau de salon.

— Il y aurait bien des réformes à faire dans la société telle

qu'elle est ; mais avant de la réformer, nous autres jeunes gens, il faudrait. . . .

— Voyons, il faudrait quoi ?

— Il faudrait inventer un moyen de ne pas mourir de faim. Disons tout le mal que nous voudrions de ceux qui nous ont précédés dans la vie, mais convenons qu'ils ne sont pas morts de faim. C'est un grand point.

— Oui, ils nous ont laissé cela.

— Fameuse preuve de leur habileté !

— Ou de leur égoïsme.

— Ou de leur imprévoyance.

— Ou de tous les deux à la fois.

— Ce sera la preuve de tous ce que vous voudrez, mais c'est encore un fait. Comment diable voulez-vous gagner votre vie avec les professions dans l'état où elles sont. Tout le monde n'a pas le courage de faire comme le frère de monsieur, de mettre à la voile.

— Je croyais, moi, que le barreau était une excellente carrière ; vous avez dû partager cette opinion, puisque vous avez été jusqu'au bout de vos études, et que vous venez d'endosser la toge ?

— Si je crois cela ? Eh bon Dieu, demandez à tous les autres s'ils le croient ! Chacun sait parfaitement à quoi s'en tenir là-dessus, mais chacun se considère comme une exception. On fait force jérémiades sur l'encombrement des professions ; et c'est absolument comme le sermon du curé ; on applique tout aux autres, et l'on ne garde rien pour soi. Au commencement de mes études, je savais bien qu'il n'y avait guère de place à se faire, mais je pensais qu'il y en aurait toujours pour un petit phœnix comme moi. Il y a à peu près quinze jours que je suis détrompé ; et si c'était à commencer, je ne sais pas au juste ce que je ferais ; mais je sais très bien ce que je ne ferais pas.

— Comment ; est-il possible ? Vous n'avez pas d'espoir de vous faire une clientèle ?

— Pas d'ici à dix ans.

— Dix ans ! Vous m'effrayez.

— Oui, c'est un peu long, dix ans à vivre sans manger. On s'y habitue difficilement, je vous assure.

— Mon cher monsieur, vous plaisantez. On gagne toujours un peu : de quoi payer sa pension et de quoi s'habiller. La profession peut bien d'ailleurs être exercée en amateur pendant quelque temps. J'aimerais assez à plaider une cause, que pour commencer je les plaiderais pour rien.

— Ah, vous croyez qu'on plaide, lorsqu'on est avocat ? C'est encore une illusion. C'est bien difficile de se procurer une affaire quelconque, mais sur cent affaires il n'y en a pas une qui se plaide. Vous avez bien quelquefois une espèce de discussion sur un point de forme, mais une cause à plaider tout de bon ; c'est une huitième merveille du monde !

— Il y a une chose qui me console, c'est l'étude du droit. Quelle belle science, n'est-ce pas ? Quel enchaînement ? Quelle logique ! Quelle admirable analyse du bon sens de toute l'humanité ?

— Certes, vous avez fait des découvertes. Vous êtes un homme impayable ! Vous étudiez le droit comme une science ? Et quel droit étudiez-vous s'il vous plaît ? Car, l'analyse du bon sens de toute l'humanité, diffère essentiellement chez les divers peuples du monde. Étudiez-vous le droit romain, le vieux droit français, le nouveau droit français, le droit anglais, si droit anglais il y a ; nous avons de tout cela ici. Nous avons tous les codes

imaginables, ce qui fait que nous n'en avons pas du tout. J'oubliais de vous parler de quinze ou seize volumes de lois provinciales; et de deux ou trois mille volumes de *law reports*, publiés en Angleterre et aux États-Unis. Comme ces derniers non plus que le nouveau droit français n'ont pas la moindre force de lois, ce sont ordinairement des autorités invincibles, auxquelles la conscience des juges ne manque jamais de se rendre. A propos des juges; savez-vous que vous avez tort d'étudier. Sérieusement, mon cher, si vous vous mettez trop de science dans la tête, la première fois que vous vous trouverez en contact avec ces messieurs, vous éprouverez un choc tel que votre raison aura de la peine à y tenir. Savez-vous que lorsque j'ai plaidé ma première cause; pas plus tôt, ni plus tard que la semaine dernière, le juge m'a cité les lois romaines, les lois d'un pays à esclaves, pour prouver qu'en Canada et au dix-neuvième siècle, un maître a le droit de battre et de protéger son domestique tout autant que ça lui convient? (\*)

—Eh bien; mais, c'était savant cela j'espère!

—Il aurait pu citer le code noir, tout de même.

—Vous voyez, mon cher monsieur que vous avez tort d'étudier la profession comme une science. Il vaut mieux l'apprendre comme un métier.

—Au fait, lorsque je réfléchis sur l'immense quantité de matières dont se compose cet étude, je ne conçois pas comment, sans professeurs, on peut venir à bout de distinguer ce qui s'applique au pays d'avec ce qui ne s'y applique pas.

—C'est une distinction qui ne se fait guères non plus. Il n'y a pas de jurisprudence d'établie. Il n'y en aura jamais.

—Qu'importe après tout, si à la longue on peut se faire une existence? Qu'importe que tout cela soit absurde si à la fin ça fait vivre son homme.

—Oui, eh bien, vous vous trompez encore. On ne se fait pas d'existence assurée. Il n'y a rien de si fugitif que la clientèle; elle vient à vous aujourd'hui, demain elle court à un autre. J'ai vu de vieux avocats qui après avoir été célèbres dans leur temps n'avaient pas plus de causes que les jeunes. Ce sont les clients que vous servez avec le plus de soin, qui vous abandonnent le plus volontiers. Brouillez-vous avec un de vos amis, ou exposez-vous à vous faire suspendre de vos fonctions, par excès de zèle pour un client, et vous êtes certain qu'il vous abandonnera à la première occasion. Puis, vous n'avez aucune idée des intrigans que fait naître l'encombrement de la profession. Dans le bon vieux temps un avocat de renom, pouvait jeter ses cliens par la fenêtre; ils rentraient par la porte. Aujourd'hui les vieux avocats craignent tant la concurrence des jeunes, qu'ils plaident presque pour rien; et les jeunes sont obligés d'acheter des causes. Si cela continue, le métier de client vaudra beaucoup mieux que celui de procureur.

—Vraiment, vous me découragez. Vous m'enlevez une à une toutes mes illusions. Je n'avais pourtant pas besoin de cela. Tu sais, Guilbaut, que je n'ai passé mon brevet chez M. Dumont qu'avec une extrême répugnance. Quand vous êtes entrés, il y a un instant, j'avais commencé à étudier les *Lois Civiles* de Domat; mais quoique cette lecture soit plus supportable que celle des autres légistes, je n'avais pu y tenir longtemps. Que sera-ce donc après ce que monsieur vient de me dire? Je vais manquer de courage tout à fait.

(\*) Historique.

—Et à quoi bon je t'en prie, de manquer de courage? Est-ce que tu ne vois pas que notre ami Voisin a la berlue. Il voit tout en noir. T'imagines-tu que vous m'avez découragé avec vos plaisanteries sur mon patriotisme. Vous m'avez prouvé qu'à la rigueur, on ne pouvait pas se servir uniquement d'objets manufacturés dans le pays. Ça n'est pas une raison pour ne pas employer ce que l'on peut employer. Voilà comme sont les gens en politique. Parce que leur parti ne réussit pas du premier coup, ils ne veulent plus rien faire.

—Et où penses-tu que tout ce qui se fait, en Vienne?

—Quand je te dis que nous n'avons pas de pays: qu'as-tu à répondre?

—Qu'il faut s'en faire un! Crois-tu donc qu'il n'y a pas quelque chose de providentiel dans le développement prodigieux de notre population? Quand nos pères sont devenus sujets anglais, quand ils ont brûlé leur dernière cartouche pour la France qui les a trahis, eux, leurs femmes et leurs enfants, ils ne formaient pas quatre-vingt mille âmes: à l'heure présente, nous sommes cent mille. Un homme qui serait né alors pourrait vivre aujourd'hui; il n'y aurait pas de miracle. Durant le cours de sa vie, il aurait vu quintupler le nombre de ses concitoyens, Pourtant, il n'y a rien eu pour nous favoriser, n'est-ce pas?

—Pensez-vous qu'une nationalité aussi vraie, se détériore dans un jour?

Une fois revenu à ce thème de prédilection; Jean Guilbaut s'y livra sans réserve, il passa en revue tous les événements politiques depuis la conquête, il exposa les raisons qui lui fesaient croire à un avenir national plus prospère et il insista surtout sur l'exclusion du luxe, et la protection à donner à l'industrie locale, idée qui selon nous en vaut bien une autre. Pressé par ses amis, dont l'un surtout ne voyait de salut possible que dans l'américanisation, il leur expliqua comment tout patriote ardent qu'il fût, il voulait laisser accroître et décupler notre population, il voulait laisser faire son éducation et politique et matérielle, avant de la mettre en contact avec les milliers d'Anglo-Saxons, qui peuplent les États-Unis. Une vive discussion s'engagea entre nos trois hommes d'état, et à travers des objections sans nombre, les élans patriotiques des jeunes amis allèrent souvent au-delà des bornes de la simple prudence. Mais c'était sans aucun danger immédiat, et l'ordre de choses d'alors qui ne valait guères mieux que celui d'aujourd'hui ne fut pas le moins du monde ébranlé par cette lutte à huis clos. Au reste, la monarchie était sauvegardée dans la mansarde de Charles Guérin par la politique de son ami Guilbaut, politique de perfectionnement, et non pas de révolution, politique d'attente et d'espoir.

Il est vrai que tout cela se disait en 1831. L'émigration des Iles Britanniques dans ce pays n'avait pas encore été bien considérable: nous n'avions pas encore eu l'Acte d'Union, la juste mesure des sympathies des hommes d'état anglais, et nous ne connaissions pas encore l'aimable et complaisante population du Haut-Canada. Ce que Jean Guilbaut doit penser maintenant sur les douceurs de l'état colonial est plus que nous ne pouvons dire, sans déplaire beaucoup..... à nos lectrices, qui trouvent que notre récit n'avance guères, ce dont nous convenons à notre très grand chagrin, et à notre plus grande honte, et ce qui fera que nous éviterons à l'avenir toute discussion politique ou autre.

La conversation dont nous n'avons pour bien dire reproduit que le prélude, se prolongea assez tard que notre héros fut obligé de sortir pour demander à son hôtesse un bout de chandelle, que

celle-ci ne lui donna qu'en grommelant. Cette circonstance fit soupçonner à M. Voisin qu'il était temps de se retirer; et en partant il invita Charles à le visiter souvent et sans cérémonie.

V.

### LOUISE ET CLORINDE.

Le lendemain, Charles reçut la lettre suivante qui était bien la vingtième d'une correspondance très active entre lui et sa jeune sœur.

R.... 16 Janvier 1831.

“ Mon bon Charles,

“ Je t'écris encore aujourd'hui puisque tu veux absolument que je t'écrive toutes les semaines. Je t'assure que c'est une tâche bien douce, et quoique je t'aie écrit la semaine dernière, il me semble qu'il y a un mois que nous ne nous sommes point parlé sur le papier. Ta dernière lettre était bien courte, tu dois avoir bien du temps à toi, et tu vas peut-être me gronder, mais on dirait que tu me négliges. Quand je dis que tu veux absolument que je t'écrive toutes les semaines, c'est seulement pour la poste que je dis cela. J'ai peur que cela ne te coûte bien de l'argent et à maman aussi. Lorsqu'il y a des occasions, je ne les manque jamais, alors tu dois recevoir plusieurs lettres la même semaine.

“ Depuis ma dernière lettre il s'est passé une chose qui va beaucoup te surprendre, et qui nous a bien surpris. Dimanche dernier, M. Wagnaër et mademoiselle Clorinde sont venus nous faire visite. Tu peux croire si j'étais embarrassée. Maman déteste tant ces gens-là! Mais cette pauvre demoiselle a l'air si bonne et elle voulait tant se rendre aimable que maman a fait bonne mine à son père par considération pour elle. Depuis la fois qu'il a demandé notre mère en mariage, M. Wagnaër comme tu sais, n'avait pas mis les pieds dans la maison. On ne sait pas du tout ce que veut dire cette visite. Je pense que c'était seulement pour faire connaissance avec moi que Clorinde aura décidé son père à venir nous voir. Il n'y a que nous deux de jeunes filles de notre âge ici, et comme elle me l'a dit, ça serait bien triste si nous n'étions pas amies. Si tu savais comme elle est bonne pour moi, et comme nous nous aimons déjà! Elle m'a emmené souper et passer la soirée chez elle bien malgré maman. Elle a fait de la musique pour moi toute la soirée, justement comme elle aurait fait pour un cavalier. Elle m'a donnée de belles fleurs qui poussent dans une serre, et elle m'a prêté de jolies petits livres; mais maman ne veut pas que je les lise. Elle les a mis dans une armoire, et elle me les donnera dans quelque temps pour que je les rende à Clorinde tout de suite. Le nom de l'auteur est bien drôle; c'est quelque chose comme *Marabout*. Le livre s'appelle “ Les lettres à Sophie.” Maman dit que c'est bien mauvais, et que mademoiselle Clorinde est bien malheureuse de n'avoir qu'un père pour l'élever, qui ne prend pas garde à ce qu'elle peut lire.

“ Maman ne veut pas croire que ça soit pour faire une amie, de voir que Clorinde m'a fait toutes ces amitiés-là. Elle dit que M. Wagnaër n'a pas fait une démarche comme celle-là sans

“ avoir d'autres intentions. Depuis cette visite de M. Wagnaër et de sa fille, cette pauvre mère n'a pas fermé l'œil des nuits. Il faut que ça soit des gens bien terribles puisque leurs caresses font tant de peur!

“ Depuis le départ de Pierre, cette pauvre maman a peur de tout. Chaque fois qu'elle reçoit une lettre de toi elle l'ouvre en tremblant. Elle a fait écrire par M. de Lamilletière, en Angleterre et en France pour avoir des nouvelles de notre frère. Heureusement que personne ne lui a parlé du vaisseau qui a fait naufrage la nuit où tu nous a apporté cette mauvaise nouvelle. J'ai eu toute la peine du monde à faire taire les domestiques, et chaque fois qu'il vient quelqu'un du voisinage à la maison, je reste là; je me place toujours de manière à ce que maman ne me voie pas le visage, et quand ils viennent pour parler de cela, je leur fais des signes... des signes. Ce qui me console un peu, c'est qu'il paraît que la plus grande partie de l'équipage était descendu dans les chaloupes, ils ont rejoint un autre navire, un peu plus bas. On n'a trouvé que trois noyés; des matelots anglais, d'après ce que M. le curé nous a dit. Ils étaient plus vieux que mon oncle Charlot, a ajouté M. le curé. De sorte que je n'ai pas d'inquiétude pour ceux-là.

“ Clorinde m'a beaucoup rassuré: elle dit qu'elle a parlé de cela avec son père, il lui a dit que notre frère ne pouvait pas être dans le *Royal-George*; car ce vaisseau était prêt à partir et avait son équipage complet longtemps avant que mon frère soit parti. Ce qui nous effrayait le plus tous les deux, c'est qu'il avait laissé le port le même jour que Pierre a dû s'embarquer, il paraît qu'une fois que les équipages sont complets les capitaines ne prennent plus de matelots. J'ai trouvé Clorinde bien bonne d'avoir pris ces informations. Nous n'avons fait que parler de Pierre et de toi toute la soirée. Elle m'a dit tous ses secrets, et si vous autres hommes vous n'étiez pas si babillards; je te conteraient bien une curieuse chose qu'elle m'a dite... mais après tout, tu vas faire un prêtre ou un avocat, dans ces états, il faut de la discrétion. Voyons, j'espère au moins que tu n'en diras rien à personne. M. Wagnaër est un drôle d'homme. Il ne parle presque jamais à sa fille, il lui laisse faire tout ce qu'elle veut tandis qu'elle est fille, mais il lui a bien défendu d'aimer personne parce qu'il veut la marier lui-même. Il a fait comme un marché avec elle: elle fera tout ce qu'elle voudra excepté le jour où son père viendra lui apprendre qu'il va la marier. Seulement le secret qu'elle m'a dit, et qu'elle a surpris à son père: c'est qu'on ne la mariera qu'avec un avocat. C'est ce grand imbécile de Guillot, le commis, qui a dit cela à quelqu'un qui l'a répété à Clorinde. Nous avons bien cherché pour trouver la raison de cela. Toi qui est plus savant que, nous tu pourrais peut-être bien me la dire. Un seigneur, comme Jules de Lamilletière par exemple, un officier ou un docteur, c'est bien autant qu'un avocat? Encore s'il y avait quelqu'un que M. Wagnaër serait décidé à faire son gendre; mais tout ce qu'il y a de décidé, et bien décidé, c'est que Clorinde ne sera pas mariée à un autre qu'à un avocat. Dis-moi donc, sérieusement, est-ce qu'il y a des jeunes filles qui ne peuvent se marier qu'avec des hommes d'une certaine profession? Et si c'est de même, de quoi cela dépend-il? Tu vas encore dire comme de coutume, que je suis trop curieuse.

“ Clorinde et moi, nous avons beaucoup parlé de toi. Elle m'a montré dans un livre de prière une figure de jeune homme assis dans une barque avec un luth dans une main. Elle trouve

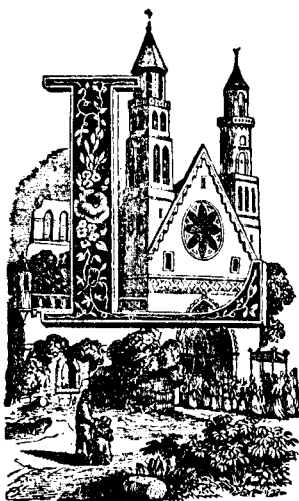
## SERMON

POUR LA FÊTE NATIONALE DE ST. JEAN-BAPTISTE, PRÊCHÉ A  
LA PAROISSE DE MONTRÉAL, LE 24 JUIN, 1846.

Nous sommes heureux de livrer à l'admiration de nos lecteurs, le magnifique DISCOURS prononcé par M. le grand-vicaire HUDON, à la messe solennelle de la Saint Jean-Baptiste, le 24 juin courant. Des paroles aussi éloqu岸tes, d'aussi nobles sentiments méritent d'être conservés longtemps, toujours, sous les yeux du peuple Canadien.

*Nisi dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.*

PSEAUME 126.



A tâche qu'il m'est imposé de remplir en ce jour, Messieurs, est à mes yeux bien honorable, et en même tems difficile. Elle est honorable, puisque j'ai à parler devant ce qu'il y a de plus éclairé et de plus marquant dans cette capitale, et que c'est dans un jour où tout ce qu'il y a de vrai patriotisme dans les cœurs Canadiens se réveille et se ranime pour se manifester dans tout son éclat. Elle est difficile, parce que paraissant pour la première fois dans cette chaire, et m'y voyant entouré de l'élite de mes concitoyens, je ne peux

me défendre d'un certain sentiment d'appréhension, et il y a, ce me semble, de ma part, témérité à ouvrir la bouche et à entreprendre de donner, au sentiment patriotique qui vous anime, une direction telle que la religion a droit de l'attendre de vous, et telle qu'elle contribue puissamment au bonheur de notre commune patrie. J'aurais donc dû la laisser cette tâche à une bouche plus éloquente et plus persuasive que la mienne. La seule excuse qui pourrait me justifier à vos yeux, et qui m'a déterminé à accepter l'honneur qui m'a été déferé, c'est qu'étant comme vous tous l'enfant du sol, sentant couler dans mes veines, comme vous dans les vôtres, le pur sang Canadien, j'ai cru pouvoir, en présence de mes compatriotes, donner un libre cours aux sentimens que j'éprouve, et aux vœux que je forme pour le bonheur et la prospérité de notre patrie. Toutes ces raisons seront, je l'espère, des motifs qui justifieront ma démarche, et qui en même tems vous porteront à écouter avec indulgence ce que j'ai à vous adresser dans ce beau jour.

Oui, je peux appeler cette fête un beau jour, car ces bannières religieuses déployées avec grâce, ces emblèmes d'industrie étalés avec somptuosité, et où l'art et le bon goût se disputent avec le sentiment, tout cela m'annonce qu'il y a dans vos cœurs un germe puissant de foi et d'énergie qui n'a besoin que d'être développé et bien dirigé pour le faire servir efficacement à la prospérité de notre pays.

Vous n'attendez pas cependant de moi, que dans une circonstance comme celle-ci, je vous fasse une dissertation d'économie politique ; ni le caractère dont je suis revêtu, ni le lieu saint qui nous rassemble ne me le permettraient, et puis d'ailleurs, vous avez parmi vous tant d'hommes habiles et capables d'exciter votre émulation, qu'il serait pour moi plus que superflu de l'entreprendre. Chacun dans la position où la providence l'a placé, devant travailler au bonheur de sa patrie, j'ai pensé que j'y aurais

“ qu'il te ressemble. Il faut qu'elle n'ait pas de préjugés contre nous autres, car je t'assure que ce jeune homme est beaucoup plus beau que toi.

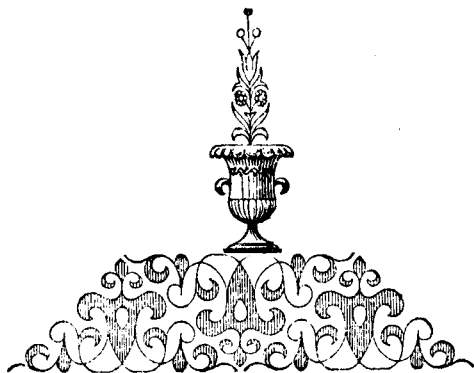
“ Tu sais qu'elle a passé une partie de l'hiver à Québec, chez la mère de cette demoiselle qui était ici l'automne dernier, et qui se promenait si souvent dans la voiture de M. Wagnaër. Elle m'a montré les pas de plusieurs jolies danses qu'elle a apprises chez cette demoiselle. Elle dit que maman a tort de ne pas me faire montrer la danse ; moi je trouve que maman a bien raison ; à quoi cela me servirait-il ici. Maman ne veut pas que j'aïlle aux noces chez les *habitans*, et à part de cela il n'y a pas d'occasion de sortir.

“ Clorinde est bien mondaine : je crains beaucoup pour son salut. Ça serait bien dommage qu'elle ne fut pas sauvée, une jolie fille, et qui a l'air si bonne. Maman dit que si je la voyais souvent, elle me perdrait. Elle doit venir me chercher demain pour me promener avec elle ; je ne sais pas si maman voudra. Il me semble depuis que je la connais que je la trouve plus belle qu'avant. Elle est bien bonne, mais elle a une si belle taille et de si beaux yeux noirs. Elle m'a dit en riant qu'elle paraissait une négresse près de moi ; mais ça n'empêche pas que je voudrais bien avoir sa taille.

“ Pardonne-moi, mon bon Charles, si je t'écris toutes ces folies de petites filles, qui ne doivent pas t'amuser du tout ; mais si je te voyais, je te les conteraï, et quand je t'écris c'est absolument comme si je t'avais ici, non plus sous le vieil orme, puisqu'il est tombé ; mais au bord de l'eau, comme la veille du jour où Pierre est parti avec toi, pour ne plus revenir.

“ TA PETITE LOUISE.”

(A continuer.)



grandement contribué, en vous remettant sous les yeux une vérité dont je pense qu'aucun de vous ne doute, mais qu'il est bon cependant de vous rappeler, c'est que notre existence, même politiquement et civilement parlant, dépend de notre fidélité à maintenir et à observer la religion sainte que nous avons le bonheur de professer ; parce qu'il n'y a qu'elle qui puisse attirer sur notre patrie cette protection divine sans laquelle une société ne peut ni se soutenir, ni être heureuse. Oui, ce monde social au milieu duquel nous vivons, en attendant que nous entrions dans un monde meilleur, s'il n'était pas vivifié par la religion, finirait par se dissoudre dans l'anarchie, ou par s'abrutir dans la servitude ; et le prophète royal ne faisait qu'exprimer sous une image vive et simple, une pensée éminemment politique, quand il disait il y a près de trente siècles : " Si Dieu ne garde la cité, c'est en vain que veille à ses portes, celui qui est préposé pour la défendre. " *Nisi dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Vous avez dans ce texte, messieurs, tout le sujet sur lequel je veux faire avec vous quelques réflexions. Ainsi, la religion, base et fondement unique du bonheur de la société, voilà toute ma pensée ; développons-la un peu. Si je suis un peu long, c'est que le sujet est immense.

Toute société tend à la perfection, parce que toute société tend au bonheur, et le bonheur pour la société comme pour l'homme, n'est que la tranquillité de l'ordre. Partout où il y a désordre, il y a malaise, inquiétude, effort pour arriver à un état plus parfait. La société qui souffre, cherche à se placer dans un état meilleur, et on reconnaît qu'elle y est parvenue, au calme intérieur, à la paix profonde dont elle jouit. Aussi, l'écriture sainte, qui propose les plus sublimes vérités, sous des images familières, afin de les mettre à la portée des esprits les plus faibles, annonçant au peuple juif une félicité qui comblerait pleinement ses désirs, dit : " chacun s'assiera sous sa vigne et son figuier, et personne ne troublera son repos. " *Et sedebit vir subtus vitem suam, et subtus ficum suam, et non est qui deterreat.* (*Mich. ch. 4, v. 4.*)

Le repos, résultat de l'ordre, est donc le bonheur des peuples, et une société où régnerait un ordre parfait, jouirait d'un repos parfait. Or, sans la religion, tout est désordre ; pourquoi ? Parce que Dieu ayant tout créé pour lui, il s'en suit que tout ordre est relatif à Dieu. L'ordre dans nos pensées, c'est de le connaître ; l'ordre dans nos actions, c'est de le servir par l'exercice du culte religieux.

S'il est sur la terre une institution qui rappelle les hommes à une origine commune et à une même immortalité ; une institution qui établit parmi les hommes un heureux concert de services et de bienfaits, qui leur répète sans cesse qu'il est beau de se sacrifier pour ses frères, une institution qui ne veut pas qu'il y ait de misérables dans son sein qui ne soient consolés, point de pauvres qui ne soient secourus, point de faibles qui ne soient protégés ; une institution dont tous les exemples et toutes les maximes sont une continuelle leçon de dévouement de l'intérêt particulier à l'intérêt général, une institution enfin qui fasse un précepte à ses disciples de s'aimer les uns les autres, et qui renferme dans ce seul mot tout le sommaire de sa loi ; cette institution, elle n'est pas autre que la religion sainte que nous professons ; et elle convient souverainement à un peuple pour qui l'amour de la patrie n'est pas un vain nom. C'est au milieu du vrai patriotisme et des sentimens généreux qu'il enfante, qu'elle prend son essor ; c'est là qu'elle trouve de vrais disciples ; c'est là qu'elle n'enseigne point en vain ses sublimes vertus. Car qui est-ce qui maintient la société, si ce n'est l'observation des devoirs que la religion impose ? C'est elle qui assigne à chaque particulier les devoirs qu'il a à remplir dans les différentes conditions où il se trouve placé ; et tout le monde sait, que c'est du concours de tous les efforts séparés, mais dirigés vers un centre commun, que résulte l'ordre public ; que c'est l'harmonie de tous les biens particuliers qui forme le bien général.

Que l'homme public sacrifie le bien général à son avidité ; que le magistrat prostitue ses jugemens à l'iniquité, que le négociant fonde ses spéculations sur la fraude, que l'artisan quitte le travail pour se livrer à l'oisiveté ; on verra la société languir d'abord, et bientôt se dissoudre. La perte des vertus a toujours été le terme de la prospérité des empires. Or, les vertus ne se perdront

jamais dans un Etat, où les saintes règles de l'évangile seront observées. Car tout ce que la loi politique impose d'obligations, la loi chrétienne en fait des devoirs religieux. C'est elle, qui inspire aux grands et aux riches la bienfaisance, et aux petits et aux pauvres la patience ; c'est elle qui forme les maîtres à l'humanité, et les serviteurs à l'obéissance ; par elle les époux deviennent fidèles, les pères tendres et éclairés sur leurs enfans ; et les enfans soumis et respectueux envers leurs parens. Elle inspire la piété à l'Ecclesiastique, la justice au magistrat, l'honnêteté au receveur des deniers publics, le goût du travail à l'artisan, à tous l'éloignement du luxe et de la débauche. Que la loi divine soit observée, et toutes les lois de la terre auront leur exécution, sans qu'il soit nécessaire d'employer l'appareil de la torture et du châtiment. On peut donc dire que les crimes se multiplient en raison de l'affaiblissement de la foi. Oui, on peut le dire sans crainte de se tromper, si la religion perdait son empire, dès lors on pourrait s'attendre à voir renaître tous les maux dont le christianisme a été le remède ; et quel serait alors l'état de la société ? d'un côté les vices seraient plus audacieux, les excès de tout genre plus multipliés ; de l'autre les moyens repressifs et conservateurs ne se trouveraient que dans les lois humaines ; or, il faudrait des lois de fer pour enchaîner des peuples sans religion ; à la place des autels, il faudrait des cachots ; au lieu de pasteurs, des soldats ; au lieu de l'évangile, un code de supplices effrayans : un peuple sans religion est un peuple indisciplinable. Allez dans les pays où la religion n'exerce point son empire pacifique ; là vous serez assuré de voir régner le plus affreux despotisme ; là il ne peut pas exister de véritable liberté : c'est pour les peuples sans foi que sont faits les tyrans.

Les philosophes de l'antiquité avaient découvert cette vérité par les seules lumières de la raison. Ecoutez ce que disait autrefois Socrate : " l'ignorance du vrai Dieu, disait-il, est pour les Etats la plus grande des calamités, et qui renverse la religion, renverse le fondement de toute société humaine. " " Cherchez un peuple sans religion, — a dit un auteur Protestant (Hume) — et si vous le trouvez, soyez sur qu'il ne diffère pas beaucoup de la brute. " La religion dit un auteur moderne (Mr. de Bonald) met l'ordre dans la société, parce qu'elle seule donne la raison du pouvoir et du devoir ; et un célèbre orateur Français, (Le comte de Montalembert,) disait, il n'y a pas longtems, qu'il n'y a que " ceux qui sentent ce qu'on doit à Dieu, qui peuvent comprendre dans toute son étendue le devoir envers la patrie. " Tout le monde connaît ce mot de Rousseau : " Jamais état ne fut fondé, que la religion ne lui servit de base. " Tant il est vrai, que chez ce philosophe même, tout impie qu'il était, lorsque les passions se calmaient, la vérité reprenait son empire.

Oui, tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'homme comme individu et comme membre de la société, est le résultat de l'enseignement de la foi. N'est-ce pas la religion, qui a donné à l'Europe, cette belle civilisation qui n'eut pas de modèle dans l'antiquité ? N'est-ce pas la religion qui d'un peuple d'anthropophages les plus féroces, en fit des hommes doux et humains ? Il suffit de connaître ce qui se passa au Paraguay, pour comprendre ce que peut procurer de bonheur la pratique de la vérité et de la foi. Quelques pauvres prêtres, armés du seul glaive de la parole, la croix et l'évangile à la main, pénétrèrent dans des contrées incultes, habitées par des sauvages féroces et intraitables, que les armes des Espagnols n'avaient jamais pu dompter ; et par le seul pouvoir de la vertu et de la vérité, ils viennent à bout de les civiliser ; ils en font des chrétiens qui pendant plus d'un siècle ont fait l'admiration de ceux, qui ont vu de près leur police et leurs mœurs. Ils créent au milieu de ces nations sauvages, une république si parfaite, que dans ses rêves les plus brillans, l'imagination ne s'était jamais représenté rien de semblable. On eut dit voir quelques fortunés enfans d'Adam, échappés à la malédiction, qui frappa sa race, jouir en paix de l'innocence et du bonheur qui la suit, dans les délicieux bosquets d'Eden. Dieu voulut qu'au moins une fois, la religion agissant sans obstacle sur un peuple, le formât seule à l'état social, afin de montrer par une grande et incontestable preuve, que dans ses dogmes et ses préceptes, sont renfermées toutes les vérités réellement utiles à l'homme, et toute la félicité, dont sa condition lui permet de jouir ici bas. Chose ad-



mirable ! la religion qui semble n'avoir d'objet, que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci, dit Montesquieu.

Direz vous que les lois suffisent pour maintenir le bon ordre dans une société ? Mais qui de vous ignore que les lois ne sont violées que parceque le cœur de celui qui les enfreint est dérégulé et corrompu ? Or, qui est-ce qui peut rendre le cœur de l'homme bon et honnête, si ce n'est la religion ? Jésus Christ n'a-t-il pas dit que c'est du cœur que sortent les vols, les adultères, les meurtres et tous les crimes qui jettent le trouble dans la société ? Il faut donc commencer par régler le cœur de l'homme, avant de voir régner l'ordre et la tranquillité. La loi humaine ne peut attaquer que l'action coupable ; elle n'a aucune prise sur le sentiment, qui en est le principe. La loi arrête le bras, mais elle laisse au cœur toute sa corruption ; elle ne défend que ce qui est criminel, elle ne réprime point ce qui est malhonnête ; et même entre les crimes, elle ne punit que ceux, qui troublent la société ; tout ce qui ne nuit pas au prochain, n'est pas de son ressort.

Imaginez un peuple, dont la morale n'aurait d'autre appui que les lois ; Oh ! comme ce peuple serait malheureux ! combien il faudrait que ces lois fussent détaillées pour proscrire tous les délits. Où il n'y aurait que des lois, qui est-ce qui soutiendrait les mœurs ? Les mœurs, plus utiles encore à la société que les lois, qui peuvent quelque fois les suppléer, mais jamais être suppléées par elles. Où il n'y aurait que des lois, on y verrait tout homme puissant et hardi les braver ; ne se trouve-t-il pas partout des hommes redoutables aux dépositaires mêmes de la loi ? ne se trouve-t-il pas aussi partout des hommes qui savent éluder les lois par la ruse, par la fraude, par les artifices de l'intrigue, ou les détours de la chicane ? n'en avez vous pas tous les jours sous les yeux de tristes exemples ? Là où il n'y aurait que des lois, le grand intérêt serait, non pas de ne commettre aucun crime, mais de le cacher. Vous savez que tout ce qui peut se soustraire à l'œil de l'homme, méprise sa justice. Donc, la loi civile seule, sera toujours insuffisante dans son autorité, toujours incomplète dans ses préceptes ; il faut qu'un pouvoir étranger et supérieur fasse vouloir ce qu'elle ordonne, et prescrive ce qu'elle n'a pas la force d'ordonner. Qu'en serait-il, par exemple, de la sainteté du serment, base de toute notre législation, et de toutes les décisions judiciaires, sans le sentiment religieux, qui lui donne tous son poids ? La religion est donc un renfort nécessaire à la loi civile, et sans laquelle elle devient insuffisante. On peut comparer la loi à une barrière que l'on opposerait à un torrent, elle ne peut arrêter que les rochers qu'il roule ; quand ils seront amoncelés, ils finiront par l'entraîner elle même : la loi divine au contraire, est une digue insurmontable, qui repousse le choc continu des eaux ; c'est l'ordre que Dieu a donné aux flots de ne pas dépasser le rivage et de s'y briser.

Essayerez vous de contenir les hommes par la force de l'opinion publique ? Je sais que l'opinion publique a un grand prix ; il ne faut pas la dédaigner ; mais seule, elle ne suffit pas plus que la loi. Il faut la conserver comme un des plus puissans mobiles qui nous gouvernent ; mais il ne faut pas l'isoler de la religion ; il faut plutôt l'aider, la perfectionner par les sentimens que la religion inspire. Car cette opinion publique ; isolée de la religion, ne peut rien sur les actions secrètes. L'opinion publique ne peut ni récompenser ni punir que dans une mesure très bornée. L'opinion publique ne voit et ne juge que par les passions de la multitude, qui n'est pas toujours exempte d'erreur.

L'opinion publique ne tient presque jamais compte des efforts, c'est ordinairement sur le succès qu'elle décide du mérite ou du démérite des hommes. Et lors même que nous trouverions dans l'opinion publique une estime et une gloire, qui nous flatteraient, pouvons nous en jouir toujours ? hélas ! il suffit d'un petit revers, pour perdre tout le prix de cette récompense. Y a-t-il rien de plus inconstant que l'opinion ? ne peut-elle pas dans un instant se tourner contre ceux qu'elle semble favoriser le plus, et précipiter demain dans la boue, ceux qu'elle élève aujourd'hui jusqu'aux nues ?

Notre divin maître a bien voulu nous en fournir un memorable exemple dans sa propre personne ; il entre dans la ville de Jérusalem aux acclamations de tout un peuple, qui le proclame l'envoyé de Dieu, le fils de David, *Hosanna filio David*, et quelques jours après, ce même peuple, demande à cris redoublés, qu'il soit

crucifié, *crucifige eum* ; il lui préfère un meurtrier, un Barrabas, *non hunc sed Barrabam* ; voilà ce que c'est que l'opinion publique.

Et puis, quand elle serait plus constante, qu'est-elle cette opinion publique pour la grande masse des citoyens, qui forment le corps d'une nation ou d'une société ? Qu'est elle pour l'artisan, pour l'homme placé dans les rangs moins élevés, quelle influence aura-t-elle sur lui, puisque souvent il l'ignore, et plus souvent encore il en est ignoré ? Elle n'est donc pas un moyen suffisant, ni en politique ni en morale. Non, non, il y a trop de maux divers semés sur les pas de la vie, trop de secrètes amertumes, et l'opinion publique a trop peu de pouvoir sur les diverses affections de l'âme, pour en calmer seule le dégoût et l'ennui ; il faut quelque chose de plus que l'opinion publique, pour adoucir le malheur ; et ce quelque chose, c'est la religion.

Je le répète donc, l'opinion publique, les lois, les juges et les tribunaux doivent être considérés comme les gardiens et les agens publics de la société ; mais cela ne suffit pas ; il faut de plus et nécessairement un agent secret, et cet agent c'est la religion ; c'est elle, qui pénètre l'homme de toute la présence de Dieu ; qui lui interdit jusqu'à la pensée du vice. Oui, je ne saurais le dire assez ; que la religion soit respectée, et vous verrez les bonnes mœurs, vous verrez la foi publique, vous verrez le bonheur et la paix renaître, et par conséquent la société redevenir florissante ; toutes ces choses vont ensemble et se prêtent un mutuel secours. Mais quand un peuple perd de vue les rapports essentiels qui existent entre la vie présente et la vie à venir, quand il n'a pour but que les avantages de la vie présente, sans se mettre en peine de son sort éternel, quand il n'est conduit dans ses actions que par le jugement que les hommes en portent ; alors, tous les liens de la morale sont rompus ; il n'existe plus sur la terre que le pouvoir de la force : la vertu, si elle ne mène point à la prospérité temporelle, deviens moins chère à ceux qui la pratiquaient. Si donc un pareil renversement de principes venait à s'introduire, si le sentiment religieux venait à perdre de son prix aux yeux des peuples, on pourrait dire adieu à toute existence sociale ; la licence prendrait la place de la liberté, toutes les idées d'ordre seraient forcées de céder à la violence et à la destruction ; ni les vies, ni les propriétés ne seraient en sureté, et au milieu de cet étrange bouleversement, ce serait en vain que l'on ferait des lois, que l'on porterait des décrets, que l'on décornerait des châtimens ; sans cesse inquiets et agités, les citoyens porteraient autour d'eux leurs avides regards ; ils consulteraient la force de leurs bras, et s'il voyaient quelque espoir de succès, ils ne manqueraient pas d'y recourir, pour abatre tout ce qui leur porterait ombrage. Il faut donc, qu'il y ait une religion, qui protège l'observance de l'ordre et des lois, et qui les rendent respectables aux yeux des peuples ; une religion, qui soit une barrière au despotisme de celui qui commande, et à l'insubordination de celui qui obéit, et qui fasse comprendre aux uns et aux autres, que si dans ce monde, il ne peut pas y avoir dans les états, pas plus que dans la possession des biens, une égalité parfaite, ces avantages cependant ne sont pas perdus à jamais pour nous, et que nous les retrouverons éminemment dans une seconde patrie.

Vous direz peut-être encore que dans le siècle éclairé où nous vivons, il n'y a pas à craindre tous ces désordres, que l'on redoute, là où la religion ne domine pas ; que l'éducation et la science sont aujourd'hui trop répandues pour ne pas exercer une très grande influence sur les mœurs et la conduite de la société. Vaine espérance ; il en est de l'éducation, de la science, comme des décorations d'un édifice ; elles en font l'ornement, mais elle n'en font pas le fondement. Il ne faut jamais l'oublier, car c'est un principe fondamental, l'éducation du peuple doit être fondée sur la religion ; sans elle il ne saurait rien, rien surtout de ce qu'il importe le plus à la société qu'il sache, et à lui de savoir ; car la religion civilise l'homme, elle nourrit le pauvre de vérité, comme elle le nourrit de pain, elle éclaire, elle agrandit son intelligence de telle sorte, que sans elle, même au milieu des établissemens d'éducation, il végéterait dans un feroce abrutissement, cent fois pire que l'état sauvage. Car si l'ignorance a ses vices, le savoir a aussi les siens ; l'esprit à son intempérance comme le cœur, et trop d'instruction peut être un don bien fatal pour celui qui la possède. Ainsi donc, sans être ennemi de l'éducation, je pense qu'il n'est pas avantageux d'étendre trop loin



ses bornes ; qu'une bonne éducation élémentaire fondée sur des principes religieux, suffit pour la masse d'une population. La Sainte Ecriture l'a dit, la science enfle l'esprit, *Scientia inflat* ; elle nourrit l'orgueil si elle n'est pas tempérée par un fort sentiment de religion. Je ne saurais donc trop le répéter, surtout à ceux qui semblent n'avoir pour la religion qu'une espèce de compassion, qui ne portent pas leurs regards et leurs désirs au-delà du bonheur que procurent les jouissances de la vie présente, je ne saurais trop leur répéter que sans la religion, ils n'auront pas même ce qu'ils cherchent sur la terre, le repos et la jouissance.

Que devez vous conclure de tout ceci, mes frères ? c'est que la religion est le véritable et l'unique fondement de la prospérité et du bonheur de la société. Vous en êtes convaincus, j'en suis sûr, et vous le sentez si bien, que vous regarderiez comme un rêve, de vouloir séparer les vertus civiques des vertus religieuses ; les fêtes de la patrie, des fêtes de la divinité ; et si vos fêtes nationales n'étaient pas en même temps des fêtes religieuses, elles perdraient nécessairement de leur intérêt pour le plus grand nombre, elles manqueraient leur but social, elles seraient sans enthousiasme et sans vie... N'est-ce pas pour témoigner de cette vérité que vous êtes assemblés aujourd'hui dans ce temple ? Ce sont ces assemblées religieuses qui contribuent le plus à unir les hommes entre eux ; Pourquoi ? parce qu'en présence de la divinité, tous les hommes sont égaux, toutes les grandeurs fléchissent devant la seule grandeur. Parce que le pauvre humilié aux pieds de l'autel, voit à ses côtés le riche qui s'humilie aussi, et qu'alors la distance, qui hors du temple les séparait l'un de l'autre, disparaît, les rapproche, sert à les unir, et inspire à l'un et à l'autre des sentiments de bienveillance et de charité, à l'exemple du Dieu qu'ils viennent adorer, et auprès de qui il n'y a pas d'acceptation de personnes.

Souffrez que je vous le dise, vous surtout, qui par votre position, êtes appelés à guider l'opinion publique, par le poids de votre autorité ; vous qui honorez la patrie par vos talents et votre savoir, souffrez que je vous dise que votre devoir est de l'honorer aussi par votre fidélité à la pratique de la religion. Il est essentiel que ceux qui sont à la tête de la société et qui commandent, viennent se mêler souvent dans les temples, avec le peuple qui obéit, pour y reconnaître avec lui le domaine souverain du père commun des hommes ; y participer au même sacrifice, et surtout s'y asseoir à la même table, s'y nourrir du même pain sacré, comme tous les membres d'une même famille s'assient à la table paternelle. Alors il s'établit un rapport de confiance entre ceux qui gouvernent, et ceux qui sont gouvernés ; entre ceux qui dirigent, et ceux qui sont appelés à se laisser conduire ; entre l'homme ignorant, et l'homme instruit ; entre le législateur et celui qui reçoit la loi. Rapport qui fait que l'un et l'autre se soutiennent mutuellement.

Quant un état est ainsi ordonné, il est heureux, il est tranquille ; le peuple souffre volontiers la subordination dans laquelle il est placé ; mais si au contraire, la religion n'est ni respectée ni pratiquée, par les chefs ; si elle est laissée aux classes basses ou moyennes, et que les riches la regardent comme au-dessous d'eux. Si le peuple s'aperçoit que ceux qui sont appelés à le diriger ne croient plus à l'ancienne fraternité ; s'il ne les voit plus prosternés et anéantis avec lui en présence du même Dieu, devant les mêmes autels ; lorsqu'il n'a plus avec eux d'autres rapports que ceux des services et des devoirs, et qu'il reconnaît qu'on n'y met plus d'autre prix que celui du métal, qui en est le salaire ; alors ce peuple fait un retour amer et profond sur lui-même, il s'indigne de n'être plus que la bête de somme de la société, il rongé avec désespoir le frein de la contrainte, il profite du premier moment favorable, qui se présente, pour forcer à ramper avec lui dans la poussière, et à redevenir ses égaux dans la société, ceux qui n'ont pas voulu l'être dans la religion.

Ainsi, voulez-vous rendre le peuple bon et heureux, autant qu'on peut l'être dans ce monde ? rendez-le religieux, mais souvenez-vous qu'il ne le sera qu'autant que ceux qui sont à sa tête, seront religieux eux-mêmes.

J'ajouterai en terminant, rendez-le *sobre*. Je vois écrit sur une de vos bannières : *rendre le peuple meilleur*. C'est très bien, mais je suis parfaitement convaincu qu'il ne peut y avoir d'amélioration pratique et efficace sans la sobriété et la tempérance. Tout le monde sait que la tempérance est la mère de l'industrie et

de l'économie, qu'avec cette vertu, notre population laborieuse et intelligente ne peut pas manquer de prospérer, comme elle ne peut pas manquer de se dégrader par l'effet du vice qui lui est opposé. Vous devez donc aussi encourager l'association de tempérance, qui célèbre aussi aujourd'hui la fête de St. Jean-Baptiste comme celle de son principal patron. Mais comment encouragerez vous la tempérance ? Encore une fois, par votre exemple encore plus que par vos paroles ; et ensuite en n'employant soit à votre service, soit dans vos ateliers que des hommes appartenant à cette société. Par ce moyen, vous serez servi plus fidèlement, et vous procurerez le bien de ceux que vous aurez pour ainsi dire forcés à entrer dans la société de tempérance. C'est là un esprit d'association vraiment patriotique, et dont les heureux effets sont notoires. Loin de nous ces associations mystérieuses, qui s'enveloppent d'un secret impénétrable, que la religion condamne et anathémise, précisément à cause de ce secret, parce qu'elle sait qu'il n'y a que le méchant qui craint la lumière. Il n'en est pas ainsi des associations de la tempérance, ni de celle de Saint Jean-Baptiste. Leur but est public, leurs moyens sont connus ; on ne peut donc que louer ceux qui s'y enrôlent.

Nous entendons souvent dire qu'il faut savoir se mettre à la hauteur des circonstances, qu'il faut marcher avec son siècle ; Eh bien, cette association de tempérance n'est-elle pas l'œuvre de notre siècle ! N'a-t-elle pas régénéré de nos jours tout le peuple chez qui elle a pris naissance ? Le propagateur, l'apôtre de cette association, n'est-il pas à juste titre regardé comme un des grands bienfaiteurs de son pays et de l'humanité entière ?

Il faut, dites-vous, marcher avec le siècle,—cette maxime est vraie sous plus d'un rapport, mais si on l'applique sans discernement, elle peut devenir bien funeste, et nous précipiter dans l'abîme. Oui, marchons avec le siècle, j'y consens, dans les choses que le temps fait naître et mourir, qui sont abandonnées aux recherches et aux combinaisons de l'esprit humain. Ainsi, lorsque de brillantes découvertes auront agrandi le domaine des connaissances, jeté plus de lumières sur diverses branches des sciences ; ainsi, lorsque le progrès des arts, de l'industrie, du commerce, auront amené de nouvelles relations de peuple à peuple, et comme donné au monde une face nouvelle et inconnue auparavant, marchons avec le siècle, j'y consens. Mais, que des doctrines perverses, se cachant sous les noms spécieux de tolérance et de liberté, s'efforcent de saper les fondemens de la foi ; qu'on se croie philosophe, précisément parce qu'on n'est pas chrétien ; qu'on appelle lumière ce qui n'est que ténèbres ; alors marcher avec le siècle, ce n'est pas sagesse, c'est imprudence, c'est fatalité. C'est ici que le ministre des autels, que le magistrat, que le père de famille doivent former une sainte ligue pour s'opposer au funeste torrent du siècle.

Ah ! mes frères, la pente au mal est si rapide, l'homme est si impatient de tout joug, que si ceux qui par leurs lumières, leur capacité, leur position, sont à la tête de la société, ne défendent pas les saines doctrines, les bons principes, ceux de l'évangile, bientôt la société toute entière tombera dans le trouble. Alors Dieu permettra qu'en punition de notre infidélité à la religion sainte que nous professons, nous tombions au pouvoir de ceux qui en veulent à notre foi autant qu'à notre nationalité. Je pourrais dire, qui n'en veulent à notre nationalité qu'à cause de notre foi.

Lorsque le roi des Assyriens envoya Holopherne pour assiéger et saccager Béthulie, ce général orgueilleux, irrité de ce que les juifs osaient lui résister, entra dans une grande colère, et jura de les exterminer. Alors, Achior, général des Ammonites, lui adressa la parole, et lui dit : Prince, le dieu des juifs est puissant, et il protège ce peuple d'une manière admirable, lorsqu'il le sert fidèlement ; si donc vous voulez combattre avec succès, informez vous si ce peuple n'a pas irrité son dieu par quelque offense, alors vous pouvez espérer de le vaincre ; si au contraire, il lui a été fidèle, il sera invincible. Mes frères, nous en pouvons dire autant de nous ; soyons fidèles à Dieu, accomplissons bien ses préceptes, et nous vaincrons les ennemis, non seulement de notre bien-être et de nos intérêts matériels, mais surtout nous vaincrons les ennemis de notre salut ; et cette victoire nous mettra en possession du bonheur éternel.—Amen.

*Solo*

vi - e. De la Pologne in-vin-ci-ble gé - ni - e O li - ber - té sou-tiens tes dé-fen-

seurs! Que de vant toi tom - be la ty - ran - ni - e Gloire aux mar - tyrs et mort aux op - pres -

seurs Que devant toi tom - be la ty - ran -- ni - e Gloire aux mar - tyrs et mort aux op - pres -

*Chœur*

seurs Que devant toi tom - be la ty - ran - ni e Gloire aux mar -- tyrs et mort aux op - pres - seurs

2.

Sublime élan ! ce grand corps mutilé,  
Après quinze ans ressuscite plus brave !  
Les rois bourreaux qui le tenaient esclave, } BIS.  
Sous son regard intrépide ont tremblé !  
De la Pologne etc.

3.

Les rois tremblaient, mais leur cœur se rassure !  
N'ont-ils pas su vautours unis entr'eux,  
Depuis un siècle élargir la blessure } BIS.  
Toujours saignante à ce flanc généreux !  
De la Pologne etc.

4.

De l'héroïsme impérissable exemple !  
Duel à mort et toujours renaissant !  
Un contre trois... l'Europe les contemple } BIS.  
Sans mettre fin à ce drame de sang !  
De la Pologne etc.

5.

Ta noble lutte hélas ! n'a pas d'issue !  
Tu le sais bien... et partout tu combats !  
Fière Pologne, immortelle vaincue ! } BIS.  
Que l'on enchaîne et qu'on ne dompte pas  
De la Pologne etc.

6.

La France en vain rêve ta délivrance !  
Quel bras fatal arrête son secours ?  
Qui donc retient le grand cœur de la France ? } BIS.  
Qu'est devenu le peuple des trois jours ?  
De la Pologne etc.

